



Rapport présenté au ministère de la Culture et de la Communication
dans le cadre du projet de recherche « Le patrimoine à la croisée des patrimoines »
sous la direction de Patricia Heiniger-Castéret

Laboratoire ITEM EA 3002, UPPA

Octobre 2016

Mathilde Lamothe-Castagnous, docteure en ethnologie
Université de Pau et des Pays de l'Adour / Université Laval (Québec)

Sommaire

Introduction	p. 3
I) Rappel du cadre de l'étude	p. 4
II) Méthodologie de recherche	p. 8
III) Pratiques culturelles vivantes relevées	p. 17
Conclusion et perspectives	p. 43
Bibliographie	p. 47
Annexes	p. 49

Inventaire du patrimoine culturel immatériel à Saint-Sever (40)

Introduction :

L'inventaire du patrimoine culturel immatériel (PCI) de la ville de Saint-Sever, dans le département des Landes, s'est déroulé durant douze mois de novembre 2015 à octobre 2016. Il se place dans le cadre du projet de recherche « Le patrimoine culturel immatériel à la croisée des patrimoines » porté par Patricia Heiniger-Castéret, du laboratoire ITEM EA 3002 (Université de Pau et des Pays de l'Adour), qui fait suite à un premier projet de recherche lancé en 2008 et portant sur l'inventaire du patrimoine culturel immatériel en Aquitaine.

Jusqu'alors, les travaux menés dans ces projets de recherche reposaient sur une thématique ou sur une expression culturelle (le parapluie de berger, les quilles de 9, les feux pastoraux, les mais et mayades, etc.), parfois liée à un territoire (les mascarades en vallée de Soule, le Carnaval de Géronce, la Junte de Roncale ou encore les feux du solstice d'été dans les Pyrénées). Mais un repérage de pratiques sur un seul et même lieu, à l'échelle micro, n'avait pas encore été réalisé à ce jour : il offre ainsi un terrain d'expérimentation à la fois sur le plan méthodologique comme sur le plan analytique en autorisant des recherches en profondeur et des corrélations entre les données obtenues permettant une compréhension approfondie d'un phénomène social. Il ne s'agit pas de mettre sur un même plan tous ces faits sociaux en tombant dans les travers de la monographie mais, au contraire, de pouvoir définir les relations et les liens de causalité entre eux. Au-delà de l'enquête ethnologique classique, ce travail de recherche peut également se rapprocher d'un autre inventaire du patrimoine bâti de Saint-Sever réalisé parallèlement par une chargée de mission de l'Inventaire général (Service régional de l'inventaire et du patrimoine) : les multiples correspondances entre matériel et immatériel, dans la méthode d'inventorisation comme dans les objets d'études, amènent à considérer la portée heuristique d'une nouvelle approche patrimoniale appréhendée à la fois dans sa globalité, dans sa profondeur comme dans sa densité.

Avant de rentrer dans l'inventaire détaillé des pratiques culturelles, quelques rappels géographiques et historiques de l'objet d'étude, la ville de Saint-Sever, semblent nécessaire pour donner un cadre général aux enquêtes réalisées sur ce territoire. Les aspects méthodologiques seront ensuite abordés concernant, dans un premier temps, la méthode d'enquête utilisée pour mener l'inventaire du PCI à Saint-Sever, avant de voir par la suite les liens tissés – sous l'angle méthodologique et épistémologique – entre l'inventaire du patrimoine bâti et l'inventaire du patrimoine culturel immatériel. Enfin nous exposerons les pratiques et expressions culturelles du PCI qui ont pu être relevées sur le territoire durant ce cadre temporel de l'enquête : celles-ci ne sont pas des entités statiques mais sont au contraire perméables et s'entrecroisent en permanence, ce qui nous invite à approfondir ces dynamiques en action mettant en correspondance à la fois une chaîne opératoire des pratiques mais aussi des interrelations entre patrimoine matériel et immatériel.

I) RAPPEL DU CADRE DE L'ÉTUDE

A) Cadre géographique et historique

La ville de Saint-Sever se situe dans le département des Landes (région Aquitaine-Charentes-Poitou-Limousin), bâtie sur une hauteur dominant la vallée de l'Adour. Fondée à l'époque romaine (56 av. J-C.) et considérée comme le « Cap de Gascogne » (ou *Caput Vasconiae* : tête de la Vasconie) depuis le Moyen-Age, elle possède un riche patrimoine bâti reflétant l'importance que cette ville a pu avoir au cours des siècles et qui s'exprime à travers la villa gallo-romaine d'Augreilh, l'abbatiale du XI^e siècle, le *Beatus* ou « Apocalypse de Saint-Sever »¹ ou encore les fortifications médiévales du XIV^e siècle (tours, pans du mur d'enceinte, vestiges d'échauguette, porte, etc.). Si l'on aborde la morphologie urbaine, la ville comprend, en plus de son cœur de ville comprenant de nombreux éléments du patrimoine bâti historique, quatre quartiers à sa périphérie qui furent tardivement rattachés à Saint-Sever : il s'agit des quartiers Sainte-Eulalie, Escalès, Péré et Augreilh. Encore aujourd'hui, l'appartenance locale à ces quartiers se manifeste à travers les entretiens recueillis auprès des habitants qui ne manquent pas de préciser cette référence territoriale : nous verrons l'importance de cette identité à l'échelle micro à travers les fêtes de quartier développées dans le relevé des pratiques culturelles à Saint-Sever. La ville compte aujourd'hui 4 852 habitants auxquels s'ajoutent plus de 6 000 habitants recensés dans la communauté de communes du Cap de Gascogne² ; cette échelle intercommunale va également nous intéresser concernant l'aire de recrutement des jeunes de 18 ans participant à « la classe de Saint-Sever ».



Carte de Saint-Sever © M. Lamothe. Source : IGN

- 1 Ce manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale de France est une transcription de l'Apocalypse de Jean commentée vers 786.
- 2 La communauté de communes du Cap de Gascogne, créée le 1^{er} janvier 2000, se compose de quinze communes : Audignon, Aurice, Banos, Bas-Mauco, Cauna, Coudures, Dumes, Eyres-Moncube, Fargues, Haut-Mauco, Montaut, Montgaillard, Montsoué, Saint-Sever et Sarraziet.

À l'échelle départementale, la Chalosse et ses paysages vallonnés recouvrent un territoire au sud du département des Landes comprenant, au sens restreint, les cantons de Saint-Sever, Mugron, Montfort-en-Chalosse, Amou et Hagetmau. D'une manière générale, elle s'inscrit entre le Tursan à l'est, le Pays d'Orthe à l'ouest, les Landes de Gascogne au nord (partie supérieure de l'Adour) et le Béarn au sud. Cette identité chalossaise nous donne un cadre de pratiques propres à ce territoire (production de canards, feux de Noël, etc.). Pourtant ce territoire, aux contours mouvants et rarement bien définis, est resté dans l'ombre des descriptions des sociétés savantes et des géographes depuis le début du XIX^e siècle jusqu'à aujourd'hui et demeure absent des « géographies universelles », *Tours de France* pédagogiques destinés aux enfants, ou autres articles régionalistes d'érudits. Cette (non) mise en narration de la Chalosse est analysée par Julien Aldhuy et Jean-Yves Puyo (2001) : elle démontre que les sujets s'attardent, au contraire, sur les Landes de Gascogne s'étendant au nord du département et qui apparaissent comme un « lieu-attribut », autrement dit un lieu choisi dans un ensemble de lieux pour représenter un territoire. Cette métonymie de la lande – avec ses pins et ses échasses – comme image représentative du département des Landes va également marquer durablement les folkloristes et les ethnologues, au détriment de la Chalosse.

B) Contexte international : le patrimoine culturel immatériel selon l'UNESCO

À côté du bâti historique relativement connu de Saint-Sever (tels la villa gallo-romaine d'Augreilh, l'abbatiale ou le couvent des Jacobins) se trouvent des pratiques culturelles qui font vivre ces milieux et sont en permanentes interactions avec eux. Ainsi selon la définition qu'en donne l'UNESCO dans sa Convention pour la sauvegarde du PCI en 2003³, le patrimoine culturel immatériel comprend les traditions ou les expressions vivantes héritées de nos ancêtres et transmises à nos descendants, comme les traditions orales, les arts du spectacle, les pratiques sociales, rituels et événements festifs, les connaissances et pratiques concernant la nature et l'univers ou les connaissances et le savoir-faire nécessaires à l'artisanat traditionnel. Mais cette définition serait lacunaire si elle se concentrait uniquement sur les traditions héritées du passé, qui s'apparentent au folklore lorsque ces dernières sont obsolètes : au contraire, loin d'être immuable, il s'agit bien de pratiques *vivantes* et *contemporaines*. Sur le territoire de Saint-Sever, cette définition nous fait donc écarter des groupes comme l'ensemble folklorique d'échassiers « Pastous et Pastourettes » d'Aurice qui recrée des danses en échasses et en « habits d'époque » (c'est-à-dire fixés par l'imagerie de la fin du XIX^e siècle), rappelant le mode de vie pastoral en échasses – en raison des sols marécageux – de la Haute-Lande pourtant bien différente des collines de Chalosse qui a développé une autre forme d'agro-pastoralisme⁴.

D'autres pratiques auraient pu figurer parmi les éléments du patrimoine culturel immatériel de Saint-Sever si elles perduraient encore aujourd'hui : nous pensons notamment aux passe-rues⁵ qui s'effectuaient le premier soir des fêtes patronales à la tombée de la nuit, après l'embrassement du feu de la Saint-Jean, et qui se sont arrêtées en 1969 (d'après les programmes des fêtes patronales dans lesquels ils ne figurent plus à partir de 1970). Si cette déambulation chantée dans les rues de la ville reprenaient demain, probablement avec quelques accommodations à la société moderne, elle

3 Source : <http://www.unesco.org/culture/ich/fr/convention>

4 Nous reviendrons sur cette image subjective et partielle donnée au département des Landes, à partir d'un référent culturel propre à un territoire et passé dans l'imaginaire collectif, dans la deuxième partie méthodologique sur les sources et fonds d'archives.

5 Au milieu du XX^e siècle, ce passe-rue se constituait d'un cortège aux chandelles avec des lanternes vénitienes portées par des enfants et accompagnés par l'harmonie municipale ; ce défilé parcourait les rues de la ville en annonçant le début des fêtes patronales. Le rituel comprenait un arrêt pour faire une aubade devant des personnalités (maire, adjoints) ou à divers lieux. Ce défilé a pu prendre diverses formes (« feux de Bengale, bombes et marrons d'air » en 1900 par exemple), relatées dans les chroniques annuelles des fêtes patronales parues dans le journal local *La Nouvelle Chalosse*.

mériterait alors d'être analysée selon cette lecture patrimoniale qui s'ouvre à la récréation pour se perpétuer dans le temps, entre continuités et discontinuités.

En effet selon l'Unesco, ces expressions du patrimoine culturel immatériel, transmises de génération en génération, ont évolué en réaction à leur environnement et contribuent à procurer à la communauté un sentiment d'identité et de continuité, établissant un lien entre passé, présent et futur : « Le patrimoine culturel immatériel ne soulève pas la question de la spécificité ou de la non-spécificité de certaines pratiques par rapport à une culture. Il contribue à la cohésion sociale, stimulant un sentiment d'identité et de responsabilité qui aide les individus à se sentir partie d'une ou plusieurs communautés et de la société au sens large »⁶. C'est pourquoi l'intérêt porté à une démarche d'analyse multiscalair reste importante dans le travail d'inventaire du patrimoine culturel immatériel de Saint-Sever, allant du quartier à la communauté de communes. Il autorise l'expression d'une identité parfois protéiforme ou, plutôt, de multiples identités s'articulant entre elles pour se reconnaître saint-séverin mais aussi chalossais ou landais.

Il est à noter que l'histoire que la ville de Saint-Sever donne à voir ou met en scène ne repose pas sur les éléments relevant du PCI que nous développerons ultérieurement. Ici le rapport entre récit du passé et localité se traduit notamment à travers deux éléments que sont la « Reconstitution historique » qui fut lancée par l'association culturelle *Les Amis du Cap de Gascogne* et organisée de 1974 à 2009 devant l'abbatiale (spectacle en costumes retraçant l'histoire de la cité et ses grandes figures locales depuis le Moyen-Age jusqu'à aujourd'hui), à laquelle succédèrent « les Vasconiales », une fête médiévale avec spectacles de troupes et d'artistes et marché médiéval durant la période estivale. Ces initiatives reposent sur la volonté de rappeler le caractère médiéval du patrimoine architectural précédemment cité de Saint-Sever : d'abord par l'histoire de la localité dans une mise en scène de soi dans un premier temps, puis en optant pour le spectacle vivant (rompant avec une assistance simplement assise dans des gradins) et en investissant divers lieux de la ville dans le cas des Vasconiales. C'est d'ailleurs vers cette reconstitution historique – ou la production d'un récit générateur d'une mémoire collective – que nos interlocuteurs nous ont aussitôt orienté dès que nous leur expliquions travailler sur le « patrimoine », même s'il fut culturel et immatériel.

Nous avons cependant écarté ces expressions qui s'apparentent plus à un travail de mise en histoire des lieux et des gens (Bensa 2001), une écriture du passé sous forme théâtrale dans un objectif culturel mais aussi économique et touristique, à l'image de ce mouvement général en France souligné par l'ethnologue Daniel Fabre : « partout fleurissent les histoires qui narrent le passé des territoires et les font exister à la fois comme distincts de leurs confrères et comme espaces propres, identiques à eux-mêmes dans la durée » (Fabre dans Bensa et Fabre, 2001 : 18). Ce discours, fonctionnant comme un rappel historique pour la mémoire collective, s'adresse certes aux habitants de la ville mais peut-être cherche-t-il également à capter un public particulier que sont les néo-résidents qui s'installent ou bâtissent à Saint-Sever mais travaillent dans d'autres plus grandes villes comme Mont-de-Marsan.

À côté de la production de spectacles historiques, imbriquant l'histoire locale et nationale, se trouvent pourtant d'autres références au territoire saint-séverin : ils ne sont pas forcément moins familiers que certains éléments architecturaux mais leur valeur culturelle n'est pas aussi affirmée – étant parfois davantage inscrite dans la quotidienneté de la vie ou dans l'intimité des familles – et n'éprouve aucune mise à distance. Cet aspect ordinaire de certaines expressions culturelles (comme les feux de Noël appelés *halhas de Nadau* ou le traitement de la plume) fait, d'une certaine façon, leur particularité : ces actes apparaissent si familiers qu'ils en deviennent invisibles, du moins sur le plan patrimonial ; c'est pourquoi leur reconnaissance culturelle n'est pas toujours valorisée ou mise en scène. À titre d'exemples, les extraits d'archives (comme les articles de presse de journaux locaux du XIX^e-XX^e siècle) qui suivront, appuyant l'historicité de certaines pratiques culturelles dans la

6 <http://www.unesco.org/culture/ich/fr/qu-est-ce-que-le-patrimoine-culturel-immateriel-00003>

durée, ne sont pas ou très peu connus du grand public, à l'exception de la transcription d'une lettre de rémission du XV^e siècle sur laquelle s'appuie un discours sur la culture tauromachique locale, que nous développerons ultérieurement.

Ainsi le lien social se manifeste non seulement dans la capacité à « re-dire » son histoire à travers des mises en scène historiques mais aussi par les expressions sociales, culturelles ou festives qui jalonnent le calendrier et fédèrent une communauté autour de ces référents identitaires qui donnent sens : ce sont ces phénomènes porteurs de valeurs et de significations dans divers milieux d'interconnaissances que nous devons saisir et envisager sur les plans diachronique et synchronique.

II) MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE

A) Méthodologie d'enquête du patrimoine culturel immatériel

1) Méthodologie générale

La méthode d'enquête utilisée dans le cadre de l'inventaire du patrimoine culturel immatériel à Saint-Sever repose sur les modalités de l'enquête ethnologique appliquées à la méthodologie d'inventaire du PCI. Cette enquête empirique, conduite par le chercheur sur son terrain, comporte un volet ethnographique de collecte de données à partir de supports textuels, d'iconographies, de films, mais aussi des témoignages oraux provenant d'acteurs du terrain. Ces données vont se croiser et être confrontées les unes aux autres afin d'établir des corrélations entre sources écrites et sources orales, confirmer ou nuancer des idées, et avoir ainsi une vue générale des pratiques relevées dans le temps et dans les discours. Ce processus itératif, constitutif de la phase de production de données, initie un va-et-vient entre les archives collectées et les entretiens recueillis afin de construire la recherche, entre concepts interprétatifs et corpus empirique (Olivier de Sardan 1995).

La production de l'ensemble de ces données va ainsi chercher à répondre aux interrogations propres au PCI reposant, par exemple, sur les modalités d'apprentissage et de transmission de l'expression culturelle, sur son historique ou encore sur la viabilité de l'élément, en nous appuyant sur la fiche-type d'inventaire qui nous sert de grille de lecture et d'analyse des pratiques culturelles relevant du patrimoine culturel immatériel (cf. la fiche-type du ministère de la Culture en annexe). Par la suite, ce relevé d'expressions culturelles vivantes pourra faire l'objet de fiches d'inventaire⁷ telles que le propose le ministère de la Culture et de la Communication dans le cadre de l'inventaire du patrimoine culturel immatériel de la France (Département du pilotage de la recherche et de la politique scientifique, Direction générale des patrimoines).

2) Sources et fonds d'archives

Une collecte d'archives textuelles, iconographiques et cinématographiques fut menée auprès des particuliers et des institutions comme la municipalité ou des centres d'archives : ouvrages, articles de presse, photographies, cartes postales, films, etc. L'ensemble de ces données constitue une archive raisonnée qui sera organisée dans une base de donnée et pourra être utilisée à des fins de publication ou de valorisation scientifique.

Fonds d'archives de la ville de Saint-Sever :

La ville de Saint-Sever conserve de précieuses archives de presse ayant trait à la vie locale depuis le milieu du XIX^e siècle et permet à la fois d'attester, de retracer les changements ou les formes de résiliences de pratiques culturelles se déroulant dans le canton de Saint-Sever. Ces articles nous livrent non seulement des détails sur les manifestations mais aussi sur la façon de se représenter ces pratiques dans le quotidien : aussi ils doivent être traités en tenant compte de leur contexte historique particulier, tandis qu'une certaine prudence demeure quant à l'emploi du superlatif pour magnifier certains éléments. Trois journaux locaux nous fournissent une aide dans

⁷ Ces fiches de l'inventaire du patrimoine culturel immatériel ont pu être élaborées à la suite d'opérations-pilote sur la méthodologie d'inventaire, à l'instigation du Ministère de la culture et de la communication, menées en 2008 entre autres par l'Institut Occitan (devenu Ethnopôle In'Oc Aquitaine) et le laboratoire ITEM EA 3002 de l'UPPA.

cette perspective d'une vision diachronique des expressions culturelles :

- *La Chalosse* (de 1860 à 1877) ;
- *Journal des Landes* (de 1863 à 1865) ;
- *La Nouvelle Chalosse* (de 1876 à 1941), qui fut d'abord un journal conservateur avant de devenir républicain⁸.

En sus de ce miroir local des activités politiques, économiques et culturelles, nous avons également relevé un stock de 28 films super 8, conservés dans une salle des archives, réalisés par le sacristain de l'abbatiale René Purgaton entre 1970 et 1976. Ces films sont essentiellement centrés autour des fêtes de la Saint-Jean et les fêtes du quartier de Péré, mais les sujets se diversifient à partir de 1975 : concours landais, repas des anciens, novillada, venue de Maurice Schumann en 1976, etc. Il existe également un important fonds photographique qui est en cours de réorganisation par les services municipaux ; auquel s'ajoute un appel à la population lancé par la municipalité pour recueillir d'autres archives photographiques privées.

Autres fonds d'archives consultés :

- Le fonds du Musée des Arts et Traditions Populaires transféré au Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MUCEM) : il contient des photographies d'Émile Vignes et de Pierre Toulgouat, des ouvrages de folkloristes sur les feux de la Saint-Jean, les deux fonds « MNATP. Mission de Claudine Marcel-Dubois et Marie-Marguerite Pichonnet-Andral dans les Landes (juin 1965) » et « MNATP. Deuxième mission de Claudie Marcel-Dubois et Marie-Marguerite Pichonnet-Andral sur l'ethnomusicologie dans les Landes (18 septembre – 4 octobre 1966) ».

- Le fonds de l'écomusée de Marquèze : cette institution muséale conserve des enregistrements sonores indexés sur une base de données, réalisés dans la deuxième moitié du XX^e siècle, concernant notamment la noce dans la Haute-Lande et ses traditions (les casse-cans) : 1972 à Sabres, 1977 à Arengosse, etc.

- La notice biographique et le fonds photographique des « artistes ethnographiques » en ligne sur le site internet de l'ethnopôle GARAE de Carcassonne : « Émile Vignes (1896-1983) : gens et paysages des Landes de Gascogne, ou comment photographier son pays », « Ferdinand Bernède (1869-1963) et la carte postale folklorique landaise »⁹.

- Le fonds des archives départementales des Landes : les revues *Reclams de Biarn e Gascogne* ou les bulletins de la Société de Borda de la fin du XIX^e-début du XX^e siècle ; des articles ou des ouvrages notamment sur les fêtes de Noël, le temps de l'Avent béarnais, les mariages, l'historiographie des Landes, le folklore ; des cartes postales des villes landaises (gares, châteaux, rivières, etc.) ou des thèmes folkloriques (la chasse à la palombe, le gemmage, les échasses, les noces dans les Landes, etc.)

Toutefois au sein des archives départementales ou des institutions muséales, il n'existe que très peu de sources relatives à des thématiques précises comme les *halhas de Nadau*, voire à la Chalosse d'une manière plus générale : le département des Landes se résume souvent à sa partie nord, la Haute-Lande, comme nous l'avons évoqué précédemment. En effet les fonds d'archives sur les noces landaises, par exemple, renvoient à des clichés pris par deux folkloristes originaires de la Haute-Lande : Ferdinand Bernède (1869-1963) et Émile Vignes (1896-1983), dont les collections

8 « *La Nouvelle Chalosse*, journal des intérêts conservateurs de l'arrondissement de Saint-Sever » devient « *La Nouvelle Chalosse*, journal républicain d'action économique et sociale ».

9 Voir les liens pour Émile Vignes : <http://www.garae.fr/new/spip.php?article348>
Pour Ferdinand Bernède : <http://www.garae.fr/new/spip.php?article350>

sont conservées aujourd'hui à l'Écomusée de la Grande Lande à Marquèze. Si l'on ajoute un troisième photographe et folkloriste qui ouvre la voie en fixant « l'ancienne lande » en images dès la fin du XIX^e siècle, Félix Arnaudin (1844-1921), nous possédons une bonne documentation sur le nord du département mais ne pouvons qu'émettre l'hypothèse que la pratique relevée au sud de l'Adour était plus ou moins identique à celle immortalisée par ces cartes postales en noir et blanc prises dans la Haute-Lande. Ces dernières recherchent d'ailleurs surtout l'aspect pittoresque du lieu à travers les ethnotypes et sociotypes forgés au début du XIX^e siècle par la littérature, la presse illustrée et l'imagerie (Latry, 1986 : 113). C'est pourquoi il est également fondamental d'aller rechercher des fonds d'archives du domaine privé, comme les photographes de la ville de Saint-Sever, pour pouvoir collecter des données attestées sur le territoire et non « plaquées » par association d'idées : nous en reparlerons plus largement dans les travaux qu'a mené l'étudiante Pauline Loubère sur la ville de Saint-Sever.

Cette épaisseur temporelle, qu'apportent les archives, permet d'analyser des continuités, des transformations ou des ruptures dans la durée tout en démontrant l'enracinement des pratiques étudiées. Les archives privées, municipales ou départementales mettent en lumière divers champs relatifs à un territoire comme l'organisation politique et sociale de ces groupes, l'appréhension d'un espace ou encore l'évolution des techniques et des savoirs.

Pour actualiser ces sources, l'utilisation des réseaux sociaux (comme YouTube pour la *halha de Nadau*¹⁰, Facebook pour la classe qui a constitué un « groupe facebook » pour échanger sur l'organisation et le déroulement des fêtes) offrent la possibilité d'obtenir des sources contemporaines de première main, à traiter bien entendu avec le recul nécessaire entre leur validation empirique et leur traitement scientifique. Ces données numériques présentent néanmoins l'avantage de recueillir un discours *emic* provenant des acteurs, une façon de voir et de dire les choses qui fait sens pour la communauté : en témoignent les photographies postées sur Facebook, dans une mise en scène de soi ou du groupe, ainsi que les commentaires liés à ces images.

3) Enquêtes et observations

Pour compléter et croiser les sources issues des supports écrits ou imprimés, l'enquête ethnographique utilise la source orale en tant que témoignage ou « archive parlée » qui est amené à obtenir, dans le cadre de ce projet de recherche, une reconnaissance à la fois archivistique et scientifique puisque ces données sont conservées sur un serveur de l'UPPA avant d'être versées aux Archives départementales à l'issue du projet de recherche.

Des enquêtes ethnologiques ont été menées auprès des habitants de Saint-Sever et de sa communauté de communes du Cap de Gascogne sous forme d'entretiens semi-directifs. Une grille de lecture, listant des thématiques précises à aborder, est conçue au préalable des entretiens. Ces entretiens sont menés auprès d'individus ou acteurs en lien avec une expressions sociale et culturelle, afin de recueillir les données et reconstituer les conditions socio-historiques et les facteurs d'adaptation, les formes de résiliences ou de renouveau de ces pratiques. Ce partage de l'expertise reste un des points-clés de notre méthodologie participative puisque les communautés sont placées au centre du processus d'identification patrimoniale, comme le souligne l'Unesco dans sa Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel (2003), dans une co-construction du discours d'expertise avec les chercheurs ou les agents institutionnels.

Ces rencontres s'accompagnent d'observations *in situ* de pratiques, de fêtes, de réunions ou

10 « La Haille de Noël à Saint-Sever le 24 décembre 2014 » [consulté le 05/12/15] : <https://www.youtube.com/watch?v=6V0N8HntO6k>

d'autres manifestations calendaires ou ponctuelles : entraînement à la ganaderia de Maynus, fêtes de la Saint-Jean, etc. Tous ces entretiens et observations *in situ* sont enregistrés, photographiés et filmés pour conserver une trace du discours et des actions, un témoignage oral qui pourra être valorisé par la suite sous forme numérique ou muséographique par exemple. La caméra est donc privilégiée lors des enquêtes de terrain pour respecter le discours *emic*, autrement dit l'analyse des significations culturelles autochtones, des discours et des représentations mentales des acteurs sociaux (Olivier de Sardan 1998¹¹). En effet l'importance de la captation audiovisuelle prévaut autant pour recueillir les discours d'un acteur que pour les formes de l'oralité investissant les champs de la parémiologie ou de l'ethnomusicologie, notamment lors de l'enregistrement d'un chant de casse-can annonçant un mariage par exemple. Cette pratique relevée à Saint-Sever, comme nous le développerons par la suite, démontre que « l'étude de ces formes ne peut se départir d'une analyse kinésique et proxémique en sus de celle des récits »¹². Pour réaliser ces enregistrements sonores et visuels, le projet de recherche « Le patrimoine à la croisée des patrimoines » s'est appuyé sur le matériel du laboratoire de recherche ITEM (caméras, enregistreur, appareil photo, trépieds et monopod), obtenu grâce aux précédents projets d'inventaire du PCI en Aquitaine, tout en continuant à bénéficier de l'appui matériel et technique du pôle Artice de l'UPPA (caméras semi-pro et pro, bancs de montage) et du CRI de l'UPPA (conservation des données numérisées). Ces appuis techniques des services communs de l'Université permettent à la fois de conserver ces images et de réaliser des court-métrages sur certaines pratiques culturelles relevées à Saint-Sever.



Production d'une archive filmée : enquête sur la *Halha de Nadau* à Saint-Sever
© P. Heiniger-Castéret, 24/12/15

B) Lien entre le patrimoine matériel et le patrimoine culturel immatériel

1) Contexte général de l'entrecroisement patrimonial

Le lien entre PCI et patrimoine matériel n'est pas un objet nouveau en soi et a fait l'objet d'analyses reposant sur l'extension du champ du patrimoine désormais considéré comme une

11 Jean-Pierre Olivier de Sardan, « Émique », *L'Homme*, n°147, t. 38, 1998, pp. 151-166.

12 Voir « Le patrimoine à la croisée des patrimoines », appel à projets 2014 du ministère de la Culture, P. Heiniger-Castéret, 2014.

ressource et non un bien : la Convention-cadre du Conseil de l'Europe sur la valeur du patrimoine culturel pour la société, appelée *Convention de Faro* (datant de 2005, mais entrée en vigueur en 2011), visait déjà une approche globale de l'environnement bâti¹³. L'accent fut mis sur le passage des bâtiments, monuments et sites archéologiques à un « paysage urbain » lié à une responsabilité sociale et environnementale (Fojut 2009). En réexaminant le processus selon lequel la reconnaissance du patrimoine bâti s'étend au-delà du « monument », cette Convention apparaît comme un projet normatif de protection de la diversité culturelle reconnue comme patrimoine commun de l'humanité. Il restait encore à trouver des mesures de cette extension, encore trop souvent appréhendée uniquement selon le point de vue des anthropologues (sur le groupe social) ou bien des conservateurs et des historiens de l'art (sur l'ensemble bâti).

Un des enjeux importants de cette présente étude reposait donc sur la mise en place d'un environnement scientifique autorisant des correspondances entre, d'une part, les techniques d'inventaire issues de l'Inventaire général du patrimoine et, d'autre part, les techniques d'inventaire du patrimoine culturel immatériel s'appuyant sur la méthodologie mise en place par le ministère de la Culture à partir de ses opérations-pilotes : en effet les deux acteurs de terrain, le Service régional de l'inventaire et du patrimoine et le laboratoire ITEM EA 3002 de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, se sont positionnés dans un cadre de co-construction de l'identification patrimoniale. Ce croisement patrimonial s'inscrit dans un cadre plus large d'une redéfinition du champ patrimonial dans son ensemble, conçu non plus en vision fragmentée mais appréhendé dans sa globalité, dans le champ des politiques institutionnelles de la culture. Ce nouveau regard s'illustre notamment par la récente intégration des pratiques culturelles vivantes dans la définition du patrimoine contenu dans le Code du patrimoine :

« Présentée en Conseil des ministres le 8 juillet 2015, la loi "liberté de création, architecture et patrimoine" a été promulguée le 7 juillet 2016. Le code du patrimoine (art. L. 1) intègre désormais à sa définition du patrimoine les éléments du patrimoine culturel immatériel :

"Le patrimoine s'entend, au sens du présent code, de l'ensemble des biens, immobiliers ou mobiliers, relevant de la propriété publique ou privée, qui présentent un intérêt historique, artistique, archéologique, esthétique, scientifique ou technique.

Il s'entend également des éléments du patrimoine culturel immatériel, au sens de l'article 2 de la convention internationale pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel, adoptée à Paris le 17 octobre 2003".

Il s'agit là d'une véritable modernisation de la notion de patrimoine qui ne peut qu'être bénéfique, tant les aspects matériels et immatériels se recoupent et s'influencent mutuellement. Il en découle une avancée en matière de protection, puisque désormais les savoirs-faire, rituels, fêtes, ayant une résonance particulière pour les communautés sont pris en compte en tant que tels, dans l'intégralité de leurs dimensions »¹⁴.

À Saint-Sever, le relevé des pratiques et expressions culturelles vivantes, autrement dit du patrimoine culturel immatériel, s'est effectué en parallèle d'un inventaire du patrimoine architectural

13 L'article 2 de la Convention de Faro stipule que le patrimoine culturel « constitue un ensemble de ressources héritées du passé que des personnes considèrent, par-delà le régime de propriété des biens, comme un reflet et une expression de leurs valeurs, croyances, savoirs et traditions en continuelle évolution. Cela inclut tous les aspects de l'environnement résultant de l'interaction dans le temps entre les personnes et les lieux ». Source : Convention-cadre du Conseil de l'Europe sur la valeur du patrimoine culturel pour la société [en ligne], consultée le 10/10/16. URL : <https://rm.coe.int/CoERMPublicCommonSearchServices/DisplayDCTMContent?documentId=0900001680083748>

14 D'après le site internet du ministère de la Culture et de la Communication [consulté le 20/09/16] : <http://www.culturecommunication.gouv.fr/Politiques-ministerielles/Patrimoine-culturel-immateriel/Actualites/Inclusion-du-PCI-dans-la-loi-liberte-de-creation-architecture-et-patrimoine>

de la commune réalisé par Marie Ferey, chargée d'études auprès du Service régional de l'inventaire et du patrimoine. Sa mission consistait non seulement à analyser les bâtiments privés et publics de la ville de Saint-Sever, mais également à percevoir les évolutions de la morphologie urbaine : ces dernières ne se comprennent pleinement qu'en lien avec les pratiques locales qui les entourent et évoluent elles aussi. La réalisation de cette opération d'inventaire, en partenariat avec la ville de Saint-Sever, s'est établie de mars 2015 jusqu'à mars 2016 : au moment où nous commençons nos enquêtes de terrain, l'enquêtrice travaillant sur le patrimoine architectural était en train d'organiser les données collectées depuis plusieurs mois dans la base de données de l'Inventaire Général. Une stagiaire de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, Pauline Loubère, est également venue appuyer nos recherches durant la durée de son stage de master professionnel « valorisation des patrimoines et politiques culturelles territoriales ». Elle a été chargée de mener une étude des fonds photographiques et archivistiques privés et publics, de réaliser une enquête ethnologique sur un rituel de la jeunesse (les catherinettes) et de la valoriser sous la forme d'un module vidéo qui complètera d'autres ressources numériques en ligne de la mairie de Saint-Sever.

2) Premiers résultats d'une mise en commun

2.1. Les points méthodologiques liés

D'une manière générale, la méthode d'enquête demeure commune aux deux inventaires du patrimoine matériel et immatériel : dans les deux cas, des entretiens semi-directifs sont menés auprès des habitants, acteurs institutionnels ou associatifs pour collecter des informations dans le but de vérifier nos hypothèses ou de confirmer nos sources, auxquels s'ajoutent des observations *in situ* de fermes, d'arènes, de fêtes calendaires, etc. L'introduction de l'enquêteur dans le domaine privé, que ce soit dans l'habitat personnel ou dans le cercle de connaissances, demande donc une présentation de notre part (n'étant ni l'une ni l'autre originaire des Landes) et une explicitation claire de notre mission. Dans ce contexte d'entre-soi assez poussé, dans une petite ville avec un réseau associatif assez dense, la place et le rôle que joue l'enquêteur demeure important puisqu'ils influent sur la qualité des relations avec les personnes interrogées (contrairement à un questionnaire statistique), sur la confiance accordée pour le laisser entrer ou pour le renvoyer vers d'autres « spécialistes du sujet » dans un large réseau de voisinage, d'amitié ou de parenté. Cette insertion – voire intégration – dans le milieu a permis de susciter un intérêt pour nos recherches et d'obtenir de nombreuses et précieuses données.

Durant ces enquêtes, la démarche analytique reste similaire puisqu'il s'agit de mesurer la profondeur historique du bâti ou de l'expression culturelle et ainsi avoir une vision des changements sur le long terme. À l'image d'un palimpseste, cette « reconstitution des strates chronologiques » accorde évidemment une place importante à la recontextualisation des éléments écrits et oraux pour comprendre l'évolution de l'occupation d'un lieu ou d'une pratique culturelle, l'un influençant l'autre et réciproquement. Nous avons pris l'exemple de l'élevage de vaches destinées à la course landaise (une *ganaderia*) pour mettre en pratique une enquête à deux voix répondant à la fois aux demandes de l'Inventaire général et celles de l'inventaire du PCI. Durant l'entretien, l'enquêtrice du SRI commence donc par aborder dans un premier temps les éléments les plus anciens du bâti (comme les « *rastouns* », des ouvertures dans les murs séparant l'habitation de l'étable), avant d'évoquer l'évolution de la métairie et la constitution de l'élevage. Nous prenons ensuite le relais des questions pour ouvrir vers des aspects contemporains relatifs aux milieux écologiques particuliers de ces terres (les bords de l'Adour) ou à l'équipe de sauteurs et écarteurs qui s'entraînent avec ces vaches. La discussion suit ainsi une évolution chronologique logique allant du patrimoine bâti ancien vers la structure moderne s'insérant dans un contexte culturel ancré autour de la tauromachie,

dans une perspective synchronique et diachronique.

Les sources se répondent également les unes aux autres et permettent des corrélations et des recoupements entre elles : en donnant une contextualisation temporelle, ces sources archivistiques alimentent un même fonds culturel pouvant servir à documenter à la fois des éléments du bâti comme des expressions relevant du PCI. Aussi cette enquête sur les ganaderias offrait des perspectives de recherche plus large sur la tauromachie à Saint-Sever puisque l'élevage de vaches supporte une pratique de « faire courir les taureaux » dans les rues depuis le XV^e siècle avant que ce spectacle ne soit enclos dans des arènes au XIX^e siècle : cette thématique de recherche met en corrélation une expression culturelle avec un espace (la place du Tour du Sol où se déroulait des courses) et un bâti (les arènes de Pontix et de Morlanne) qui conservent une place prépondérante, comme nous le présentions à la mairie de Saint-Sever lors d'un rapport d'étape en avril 2012 :

« Selon les archives anciennes, les spectacles de tauromachie se tenaient sur la place du Tour du Sol jusqu'en 1854. Pourquoi ? Bien évidemment la topographie de la place en est une des raisons évidentes : place rectangulaire, desservie alors par seulement deux accès. Ainsi, une pratique s'ancre dans un lieu donné car elle y trouve sa place. Mais elle influence également la pratique. Notez que les hôtels particuliers de la place du Tour du Sol sont les seuls à être munis, dès l'Ancien Régime, de balcons. Cela n'est pas anodin et s'explique parce que c'est bien sur la Place que se tiennent des manifestations qui nécessitent un panorama et qui également supposent que l'on soit vu. Si en 1854, les jeux taurins sont déplacés de la place du Tour du Sol à Morlanne, c'est parce que les habitants ne veulent plus de cette pratique en cœur de ville. La chute des fortifications a entraîné un nouvel accès sur la place qui est alors moins sécurisée engendrant de nombreux accidents. De plus, les grandes familles perdaient de leur splendeur et ne manifestaient plus la volonté de se montrer au balcon. Enfin, l'apport de la tauromachie espagnole entraîna le déplacement des jeux taurins dans les arènes qui furent construites en bois la même année à Morlanne. Cet exemple est significatif car il nous indique les jeux de parallèle et d'entrecroisement entre le patrimoine bâti, urbain et le patrimoine culturel immatériel »¹⁵.

2.2. Les limites méthodologiques

Des points de divergence méthodologique demeurent toutefois dans ces enquêtes de terrain doublées : même si l'inventaire du PCI suppose également un minimum de connaissances sur le sujet (information écrite ou orale) avant de partir sur le terrain, il apparaît inenvisageable dans l'inventaire du SRI de partir sans matière initiale qui pourrait permettre de comprendre et d'analyser le bâti avant de contacter les propriétaires et vérifier les éléments matériels sur place. La pré-enquête, importante dans les deux méthodes, se différencie aussi quant aux sources consultées : dans le cadre de l'Inventaire général, une étude de plans, de terriers, de cadastres ou encore de cartes postales est menée à l'échelle territoriale ; tandis que l'enquête sur le PCI va également consulter des archives (anciens journaux locaux, cartes postales, écrits des folkloristes, etc.) mais aussi des articles de presse actuels, des écrits scientifiques ainsi que les données orales qu'elle a pu collectées. Cette étape de pré-enquête, reposant sur l'analyse d'archives, varie suivant les centres d'intérêt de chacun et doit donc être dissociée, même si les informations d'une enquête peut nourrir l'autre enquête.

D'autres divergences apparaissent durant la préparation matériel de l'entretien par exemple : si une feuille, un stylo et un appareil photo suffisent à l'enquête de l'Inventaire général, l'enquête

15 Marie Ferey, extrait de notre présentation commune « Lier le patrimoine culturel immatériel et l'inventaire général : l'exemple des ganaderias » à la mairie de Saint-Sever, le 22 avril 2016.

filmée menée dans l'inventaire du PCI nécessite un ensemble de matériel vidéo (micro-cravate, trépied, monopod, caméra, batteries, chargeur de batterie, enregistreur, etc.) plus important – voire plus encombrant – et un minimum de connaissances techniques pour s'adapter aux terrains : par exemple, un monopod pour se déplacer lors d'observations « mouvantes » ou bien un trépied pour de meilleurs plans fixes durant les entretiens. Ces différences de matériel amènent à deux types de données « brutes » : des notes écrites propres au chercheur dans le premier cas, tandis que ces images filmées auront vocation à être des archives scientifiques qui pourront être diffusées dans le deuxième cas. La constitution de fonds d'archives numériques amène ainsi l'enquêteur travaillant sur le PCI à intégrer dans le protocole d'enquête des documents de cession de droit et du respect du témoin.

Même si l'entretien suit une évolution chronologique partant des éléments du bâti les plus anciens aux plus modernes, en corrélation avec la pratique actuelle qui a également évolué dans le temps, ce déroulement en deux temps de l'entretien ne peut se fondre en une seule et même liste de questions car les objets varient suivant les interrogations de l'enquêteur. Ces questions s'avèrent très ciblées dans l'inventaire des éléments du bâti, en corrélation avec une lecture très attentive de l'édifice (sur le percement d'orifices, la datation de linteaux ou de baies, etc.) ; tandis que la grille de lecture servant de support aux questions sur le PCI, sous forme organisée de thématiques à aborder, laisse la discussion plus libre puisque l'enquêté aborde les sujets dans l'ordre où il le souhaite même si l'enquêteur peut « remettre en piste » la discussion pour éviter de longs développements hors-propos.

Une autre difficulté peut également se poser lorsque les enquêteurs n'ont pas les mêmes attentes ou les mêmes résultats : faut-il continuer l'enquête commune lorsque les enquêteurs relèvent, par exemple, des éléments du PCI mais non des éléments du bâti ? La question s'est posée lorsque nous avons voulu continuer les enquêtes sur le patrimoine matériel/immatériel avec une deuxième ganaderia dont le bâti de la propriété fut si dénaturé qu'il n'apportait pas d'informations sur la structure des fermes ou du bâti rural : dès lors, cet élément ne relève pas du patrimoine au sens de l'Inventaire général alors que le savoir-faire autour de l'élevage de course landaise est encore d'actualité et apporte des données complétant celles recueillies dans la première ganaderia enquêtée. Faut-il alors poursuivre l'enquête commune ?

2.3. Apports et bilan

Certes les outils diffèrent mais ils sont également très complémentaires sur le plan analytique comme méthodologique puisque les questions ethnologiques peuvent nourrir l'interrogation sur le bâti et inversement. En effet les questions sur l'origine du bâti d'une ferme, de la transformation de métairie à l'élevage de vaches, sont également utiles à l'inventaire du PCI car elles alimentent plusieurs rubriques de la fiche d'inventaire du PCI telles que « apprentissage et transmission de l'élément » ou encore « repères historiques et récits liés à la pratique et à la tradition ». De même, les archives filmées du PCI peuvent être également intéressantes en tant qu'outils méthodologiques pour les enquêtes sur le bâti, proposant fidèlement la description faite par les personnes rencontrées et offrant de multiples réécoutes possibles en complément des détails notés par le chercheur sur le terrain. Puisque des illustrations accompagnent la description textuelle d'éléments dans la base de données GERTRUDE (Groupe d'étude, de Recherche Technique, de Réalisation et d'Utilisation du Dossier Electronique) qu'utilise l'Inventaire général du patrimoine culturel, nous pourrions envisager que ces archives filmées pourraient également être intégrées si le serveur supporte une capacité de stockage importante (le poids des fichiers vidéos étant évidemment très largement supérieur au poids des fichiers images) ou, le cas échéant, être hébergée sur une autre plateforme en lien avec la base de données GERTRUDE. Des pistes de recherche s'ouvrent donc vers la valorisation numérique afin de mettre en lien les données recueillies par

L'Inventaire général dans la base de données GERTRUDE et celles recueillies par l'inventaire du PCI qui sont valorisées, pour le moment, sous forme de fiches pdf en ligne sur le site du Ministère de la Culture.

Toutefois il demeure nécessaire d'établir une pré-enquête dissociée sur le territoire à partir de nos sources respectives même si elles peuvent être mises en commun : ce travail en amont isolé repose sur l'analyse de sources similaires mais aussi spécifiques à chaque méthode d'inventaire¹⁶. Il n'en demeure pas moins qu'une masse de données beaucoup plus importante peut être ainsi collectée et autorise, en sus d'un gain de temps considérable, un croisement plus fin des sources orales et écrites. La ligne analytique commune, partant de l'historique pour amener à une représentation et une recontextualisation plus globale du lieu et de la pratique, amène nécessairement à une meilleure compréhension de l'objet d'étude : dans notre exemple de terrain d'enquête, l'évolution du paysage et du bâti génère des interconnexions très fortes avec le savoir-faire relatif à l'élevage de vaches destinées à la course landaise. Cependant ces relations ne s'appréhendent pas à partir des résultats d'enquête mais bien parce qu'en amont, nos recherches de sources nous avaient révélé une pratique vivante et un bâti encore visible dans l'une des ganaderias ; ce qui ne s'est pas reproduit avec la deuxième ganaderia.

Pour conclure, il semble évident que ce type d'enquête doit être conduit à deux puisque l'intégration de la pratique dans l'espace et dans l'histoire donne des clés de lecture à la compréhension de l'incidence d'une pratique sur le bâti et vice-versa. Mais la réflexion repose surtout sur une méthodologie non pas commune mais complémentaire ; celle-ci demande à être reconsidérée selon les particularités propres à chaque méthode d'inventaire mais aussi à chaque sujet d'enquête. Au-delà de la méthode d'enquête, il semble important de réfléchir aux modes de restitution à mettre en place afin de faire converger les valorisations numériques actuelles, à savoir la base de données GERTRUDE de l'Inventaire général avec un futur outil pour le PCI, que nous développerons par la suite.

16 Par exemple la consultation de journaux actuels en ligne sur internet nous a appris le décès du propriétaire de la ganaderia quatre mois avant l'enquête sur le terrain où nous rencontrons son frère ; élément d'information évidemment essentiel avant l'enquête ethnologique. Mais la consultation du cadastre napoléonien, indispensable pour l'Inventaire général, ne nous a pas apporté beaucoup d'informations sur la course landaise, hormis l'attestation de la ferme au XIX^e siècle.

III) PRATIQUES CULTURELLES VIVANTES RELEVÉES

Ce relevé n'est évidemment pas exhaustif en raison du temps d'enquête imparti ne permettant d'explorer en profondeur l'intégralité de toutes les facettes culturelles d'une ville. En effet certaines pratiques se font dans l'entre-soi voire dans le secret, ce qui nécessite un temps d'enquête prolongé pour se faire accepter et rentrer dans l'intimité des familles. Les champs d'étude potentiels étaient également très larges à couvrir, allant de l'industrie à l'usage des terres communes (les savoirs naturalistes mais aussi les conflits d'usage ou la transmission de la propriété) en passant par la chasse à la palombe, il fallut donc faire des choix afin de ne pas avoir seulement une mention succincte d'une pratique mais, au contraire, pouvoir analyser celle-ci en profondeur pour comprendre son sens et son inscription dans son espace. Ainsi sur le territoire de Saint-Sever, nous pouvons relever un tableau représentatif de trois champs particulièrement importants : des activités calendaires notamment rituelles ou festives, des savoirs et savoir-faire locaux comme la tauromachie et le traitement de la plume et du duvet.

A) Les pratiques rituelles et festives

1) Les rites de la jeunesse

➤ La classe de Saint-Sever

La classe de Saint-Sever est constituée par les jeunes qui vont avoir 18 ans dans l'année et qui proviennent de la communauté de communes du Cap de Gascogne : ils sont au cœur des fêtes patronales en assurant de multiples compétences ludiques et festives. Issu du système de tirage au sort pour partir à l'armée, la conscription « faisait accéder à la classe des "hommes" » (Boudignon-Hamon et Demoinet 1977) : leur départ se manifestait par une cérémonie qui prit différentes formes suivant les régions (cocardes et rubans accrochés au costume, tour du village avec les autres conscrits, pause dans chaque café, etc.). Le système des conscrits a disparu mais « la classe » est restée à Saint-Sever pour les jeunes de 18 ans, se calant sur les deux ans supplémentaires pour effectuer le service militaire : celle étudiée en 2016 s'appelle donc « la classe 2018 ».

Au cours de nombreuses réunions depuis le mois de février jusqu'au mois de juin, la jeunesse actuelle de Saint-Sever prépare activement la fête patronale de la Saint Jean-Baptiste – dans laquelle ils doivent « bien représenter » la ville – selon un système organisé avec l'élection d'un nouveau bureau tous les ans : secrétaire, trésorier et président de la classe sont élus par les filles, tandis que les gars élisent les demoiselles d'honneur et la reine des fêtes appelée auparavant *Capdoureyne*, une création de 1969 qui est rentrée depuis dans la tradition de faire la classe. Un code de valeurs et d'honneur est associé à ce groupe de jeunes censés animer les fêtes : à travers eux, c'est non seulement l'image de la jeunesse mais aussi de la ville qui est perçue. C'est pourquoi leurs « tuteurs » (trois jeunes d'une vingtaine d'années ayant récemment fait la classe) insistent durant ces réunions sur le fait de « bien présenter » : autrement dit une jeunesse joyeuse mais sans débordements, un groupe facilement identifiable par le changement d'habit – ils choisissent un nouveau thème chaque année, en l'occurrence se costumer en « Brice de Nice » pour la classe 2018 – et qui doit rester groupé, être responsable, tout en sachant « tenir l'alcool » ; c'est-à-dire être homme. Cette manifestation se rapproche des fêtes de la jeunesse étudiées par D. Albera et C. Isnart (2010), dans lesquelles la canalisation de la violence juvénile se réalise au travers de la parodie (par le costume) et de la substitution (aux rôles d'adultes) ; ce faisant, « le désordre [corrobore] l'ordre » (Albera et Isnart, 2010 : 10).



La classe 2018 « La Klass de Brice » © M. Lamothe, 24/06/16

Durant les fêtes patronales, ils ouvrent les fêtes en récupérant les clés de la ville que leur lance le maire et qu'ils doivent rétrocéder le soir du dernier jour des fêtes : de façon symbolique, l'autorité légitime est suspendue durant ce temps festif et la ville est confiée à l'anarchie festive de la jeunesse selon un programme bien codifié, avant que l'ordre social ne soit rétabli.

La classe occupe d'abord un rôle de premier plan, lors du feu de la Saint-Jean, en se plaçant devant l'abbatiale aux côtés des élus et des membres ecclésiastiques. Ce groupe représente ainsi une sorte de métaphore rituelle des trois institutions caractérisant la société : l'institution religieuse, l'institution (autrefois) militaire et l'institution politique. Puis le président et la reine des fêtes allument, avec le maire et le prêtre, le bûcher sur le parvis de l'église. Le rôle honorifique du bureau continue durant les fêtes (les filles président le Comice agricole et la course landaise, ou bien le bureau doit également faire bonne figure lors de la messe du dimanche matin), avant d'ouvrir la cavalcade en soirée sur le char de la classe. Le 4^e jour des fêtes, un échange intergénérationnel se manifeste lors du repas servi aux « anciens », durant lequel le service est assuré par la jeunesse tandis que les anciens les remercient par un verre d'armagnac avant que la classe n'aille s'éprouver – et se prouver – son courage lors d'une dernière manifestation tauromachique : la course des cuisinières.

Au début du XX^e siècle, la « course des cuisinières » était constituée par des jeunes hommes qui, le dernier jour des fêtes (jour où les cuisinières pouvaient enfin se reposer et assister aux fêtes), couraient devant des vaches dans les arènes, sous forme de jeux participatifs. Ces spectacles étaient également appelés « novillos » ou « novilladas » puisqu'on faisait entrer des vaches de moins de quatre ans dans l'arène. Aujourd'hui, ce ne sont plus des jeunes de divers âges mais seulement la classe qui effectue des écarts devant des vaches, après un entraînement dans une ganaderia quelques temps avant les fêtes. Le même système de prime qu'à la course landaise¹⁷ apporte quelques sous pour la cagnotte de la classe. Ce spectacle remplit les arènes de la ville des familles, amis ou simplement habitants de la ville venant mesurer ou admirer le courage de la classe. Après ces festivités, la classe se retrouve annuellement (ou à date fixe : tous les dix ans) pour faire les « repas de classe ».

¹⁷ Un parent, une entreprise, un ami annonce une mise pour encourager le jeune à réussir l'écart et alors remporter cette somme.



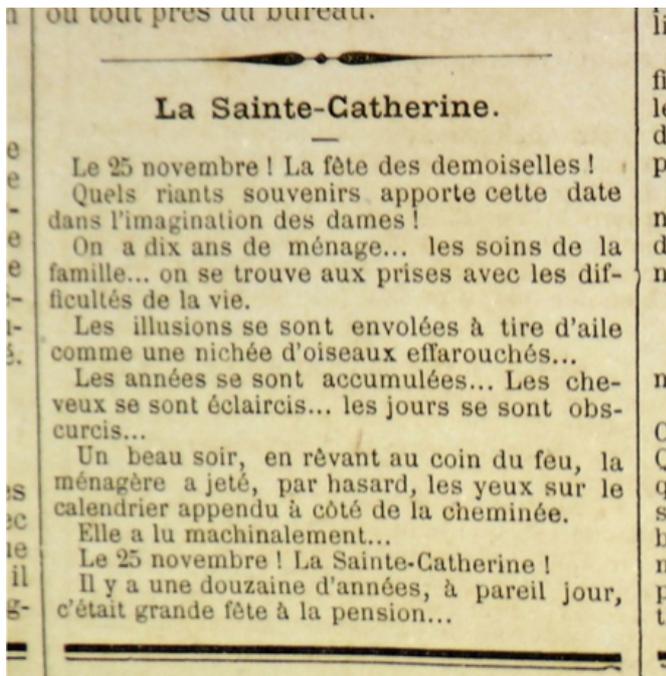
Tradition et changement ne sont pas antinomiques : au lieu d'une vision statique, nous nous attachons à déceler les éléments dynamiques qui permettent à un élément, une pratique, de se perpétuer dans le temps parfois en modifiant quelque peu sa forme pour s'adapter au contexte historique ou social. Prenons par exemple ici le fait que la classe, autrefois exclusivement masculine car liée au service de l'armée (à la classe d'âge s'ajoutait alors une classe de sexe), incorpore désormais les filles pour rester un groupe suffisamment nombreux pour continuer à exister. Ainsi il s'agit d'un rite de passage calendaire (la Saint Jean-Baptiste) qui inclue un rite de passage de classe d'âge (Van Gennepe 1981) qui mobilise l'ensemble de la communauté lors des fêtes patronales. Dans cette mise en scène de soi, du groupe et de l'espace, le groupe de jeunes que forme la classe souligne les liens de la collectivité – voire en serait les garants – et la transmission intergénérationnelle, formant ainsi communauté (voir Maguet dans Bortolotto 2011) : cette pratique est l'un des dénominateurs communs à la plupart des personnes enquêtées y compris sur d'autres expressions relevant du PCI. Nous renvoyons à Arnold Van Gennepe qui décrit les rites de passage en distinguant les « rites préliminaires

[c'est lui qui souligne] les rites de séparation du monde antérieur, *rites liminaires* les rites exécutés pendant le stade de marge, et *rites postliminaires* les rites d'agrégation au monde nouveau » (Van Gennepe, 1981 : 27). Toute proportion gardée, nous pouvons cependant lire quelques parallèles avec les faits observés sur le terrain : les réunions de préparation entre jeunes de la classe comme rite de séparation, la classe costumée devant rester groupée dans la fête comme rite de marge, avant le rite d'agrégation avec la démonstration de leur prouesse lors de la course des cuisinières ; la réagrégation dans la collectivité ne s'effectuant réellement que l'année suivante en faisant les fêtes en tant qu'« adultes », une fois le cap franchi.

➤ Les catherinettes

Les catherinettes sont des jeunes femmes qui sont toujours célibataires à 25 ans et se voient alors offrir le 25 novembre (jour de la Sainte Catherine) un chapeau personnalisé par leurs amies, leurs comités d'entreprise ou encore leurs coéquipières du club de basket. Les couleurs jaune et verte restent toujours présentes, auxquelles s'ajoutent divers accessoires censés représenter la personnalité de la jeune femme (hobbies, métier, etc.) : par exemple un ballon de basket si elle est basketteuse, ou bien une fleur si elle est horticultrice. L'étudiante Pauline Loubère a mené un travail plus approfondi sur cet objet d'étude¹⁸ : la fabrication s'effectue encore par certaines femmes « spécialistes » de la confection de chapeaux de catherinettes mais d'autres groupes de femmes – collègues, amies, etc. – peuvent également en réaliser.

18 Pauline Loubère, « "La valorisation patrimoniale de Saint-Sever dans le cadre de l'inventaire du patrimoine culturel immatériel et bâti: la tradition des Catherinettes en Chalosse et recherches de fonds iconographiques sur Saint-Sever" », master professionnel en Valorisation des patrimoines et politiques culturelles territoriales, Pau : Université de Pau et des Pays de l'Adour, septembre 2016.



La Nouvelle Chalosse, 30 novembre 1879



Catherinettes © A. Robert, 2015

➤ **Les casse-cans** (ou *çaça-cans*, également appelés *invitedous*)

Ces inviteurs à la noce, portant bâton enrubanné et bouquet fleuri à la boutonnière, passaient dans les maisons pour annoncer un mariage en chantant en gascon les versets de l'invitation : « *Sourtits dehore, sourtits au bent / Qu'abets l'embitedou present. / Sourtits dehore yens d'haounou / Qu'abets aciu l'embitedou. / Sets embité, embitat lou. / S'abets saucisses au soulè / Deberats les qu'en minyerè. / Se tiennets bin de dus brouquets / Tirats lou mieille se sabets* »¹⁹. D'autres versets étaient chantés par ces casse-cans durant les étapes bien codifiées du rituel du mariage : le « départ de la Nobi » (mariée), « l'étreillage des époux », le repas, etc. (cf. en annexe). Ils allaient généralement par deux pour porter ces invitations de vive voix : l'un était nommé par la famille de la mariée et l'autre par la famille du marié, souvent les premiers voisins ou les proches parents. Dès que la demande en mariage était faite, le jour fixé et les bans publiés, l'abbé et félibre Césaire Daugé nous décrit avec précision la suite du rituel :

« Le maître de la maison épingle un bouquet artificiel de rubans à la boutonnière du casse-can qui part directement en mission sans retourner à son domicile. Arrivée à la maison parente ou amie, le casse-can demande le maître ou, à défaut, la maîtresse de la maison. Il ne converse ni ne s'assoit ni n'accepte le moindre rafraîchissement. Dès qu'il est en présence des intéressés, dans l'intérieur même du domicile, il ôte son béret, salue de la tête et s'exprime ainsi [...]»²⁰. Alors seulement, on touche de main, on trinque, on cause.

19 Extrait de *Lous Maridatyès en Chalosse, Cansouns dous Nobis*, p. 1.

20 « *Boun your, que souy aci de la part dou pay et de la may de ... qu'an pres lou desseïn de ha espousa la lou hilhe (dimarts ou dibès) (1). Quets e hèn embita a toute la famille, bous ... en qualitat de dounzeloun, bous ... en qualitat de dounzelle, se boulets abe lou plase et l'haounou de biens deyuna dab ere et l'ana accoumpagna dunqu'a les portes de la gleyze, un tyic mey en abant dunqu'au balustre, qu'es aqui oun entenerats la sènte messe, oun pregueran lou boun Diu per ere et lou soun marit enta qu'ous bailhi u bonne unioun dens lou maridadye. Après, que l'ananer accoumpagna a l'endret oun s'en deut ana ; après que s'en tourneran et qu'ananer prene part de les biures que lou boun Diu et les brabes yet [mot?] 'e meteran debant. Ne y aura pas gran cause prou boste merite, mes so qu'ey sy que sera de boun coo. Qu'eps e demandi perdoun se-m souy troumpat et qu'eps e pregui de m'y decha tourna.*

Ordinairement, le casse-can voit un ruban, un bouquet ou une fleur grossir le stock épinglé à sa boutonnière : cette décoration ajoutée aux autres indique qu'il a bien rempli sa mission et que l'invitation est acceptée par ceux auprès desquels la confiance de la famille l'a délégué » (Daugé, *Le mariage et la famille en Gascogne d'après les proverbes et les chansons*).



E. Vignes, archives du MUCEM, déb. XX^e siècle.



Des casse-cans aujourd'hui © S. Baché, 2012

La canne colorée du casse-can (*çaça-can* signifiant littéralement « chasse-chien » puisque la canne servait aussi à entrer dans les cours de ferme) symbolise cette relation entre les familles des mariés et les invités : ces derniers coupait en deux une pièce de tissu, donnant l'une aux casse-cans et gardant l'autre comme attestation d'invitation. D'autres témoignages nous expliquent que la canne sert également d'aide-mémoire aux casse-cans pour se rappeler du nombre de maisons visitées, suite aux bonnes réceptions et nombreux « rafraîchissements » qu'ils ont reçus. Aujourd'hui, les pièces de tissu se composent d'éléments vestimentaires variés que les habitants ont sous la main lors du passage des casse-cans, jouant parfois sur l'humour : nœuds de cravates, rubans, chaussettes de sport, etc. Le jour du mariage, ces cannes sont exposées dans la salle où se déroule le repas, parfois derrière la table des mariés, sur un grand drap blanc sur lequel sont écrits leurs prénoms. Même si la pratique a presque disparu, elle perdure encore actuellement dans le rituel du mariage de certains couples, notamment vers Banos dans la communauté de communes du Cap de Gascogne, en la modifiant quelque peu : si l'invitation orale a fait place à l'invitation écrite, on n'oublie pas de boire l'apéritif ou d'inviter les casse-cans au repas après avoir donné le faire-part de mariage, le chant – connu encore de quelques rares personnes – ayant cédé la place au support textuel.

En matière d'archives sur les casse-cans, il existe un film de Sylvie Licard chez Tanoc productions : *Lou Pip de Peyre* (2003) ; ainsi qu'une émission gasconne du 23 août 1983 sur Radio Landes, animée par Jocelyne Randé, qui portait sur les trois casse-cans (à l'époque) de Saint-Sever : lou Pip, lou Magnétte, lou Crampot.

(1) C'est en général le mardi ou le vendredi qu'ont lieu les noces ». *A nouste qué-m prouseye*, Hoéllhets gascons dé Séen Sébé, académie "Lou Pouyanot de Prous", automne 1983, archives privées de J.-Cl. Lagu. Entretien avec J.-Cl. Lagu et J. Lestage, le 05/02/16.

2) Les pratiques festives calendaires

➤ Le feu de la Saint-Jean

Georges-Henri Rivière, directeur du musée des ATP, explique la symbolique de la date du rite : « Le 24 juin est une des dates essentielles du calendrier traditionnel. À ce début d'été se rattachent, dans de nombreuses régions, des usages locaux, comme le renouvellement des baux ruraux et la louée des bergers et des domestiques des fermes. C'est l'époque des foins, la moisson approche. En vertu d'une tradition antérieure au christianisme et que le christianisme a sanctionné, des feux s'allument encore, au soir du 23 juin, dans maints villages de France et d'Europe [...] » (Rivière 1938). Cette date a pu faire l'objet de commentaires critiques de la part d'un autre folkloriste, A. Van Gennep, qui remarquait que le feu de la Saint-Jean, associé au solstice d'été, ne correspond pourtant pas à la date du solstice du 21 juin (idem en hiver, avec le décalage entre le solstice d'hiver du 21 décembre et la Saint-Jean d'hiver fêtée le 24 décembre). Il n'en demeure pas moins que le 24 juin reste la « date traditionnelle [...], seul de la légendaire nuit de Saint-Jean, au cours de laquelle nos ancêtres cueillaient tant d'herbes merveilleuses » (Rivière 1938). Des croix de Saint-Jean pouvait également être confectionnées et bénites lors du rituel du feu de la Saint-Jean, comme à Saint-Sever, avant d'être clouées aux portes des maisons²¹.



Feu de la Saint-Jean à Saint-Sever © M. Lamothe, 24/06/16

Le feu de la Saint-Jean se réalise toujours à Saint-Sever : il ouvre le début des fêtes patronales au mois de juin. L'allumage se déroule sur le parvis de l'abbatiale de l'église par les autorités civiles et religieuses, accompagnées aujourd'hui des représentants de la classe et des représentants du comité des fêtes, avec un ordre rigoureux dans l'ordonnement du cortège et de la cérémonie. Celui-ci a été consigné dans un coutumier²² du chanoine Bucau, archiprêtre de 1932 à 1958, sous le titre « bénédiction du feu de la Saint-Jean » : horaires, vêtements de cérémonie, ordre du cortège ou encore lustres allumés sont précisément décrits. Illustration d'un enjeu de pouvoir, il n'est peut-être pas anodin que ce soit les membres du conseil municipal qui viennent chercher le clergé dans sa propre Maison avant que le maire, le président de la commission des prêtres et

21 Entretien avec J.-P. Farbos le 04/11/2015.

22 Sorte d'aide-mémoire retraçant l'ordonnance des rites religieux pour ses successeurs à l'archevêché, autrement dit les consignes protocolaires pour le titulaire suivant.

l'archiprêtre n'allument conjointement le bûcher (acteurs qui ont changé par rapport à aujourd'hui). Contrairement à l'idée d'un rassemblement hétéroclite de fagots de bois par quelques habitants, cette cérémonie est donc ici particulièrement institutionnalisée même si elle a pu évoluer puisqu'une photographie de 1969 montre des enfants autour du feu (cf. 2e photo en annexe). De même, tout « manquement à la tradition » reste relevé par les habitants, comme le souligne le prêtre Egloff (prédécesseur du prêtre actuel) dans son coutumier en 2003 :

« Feu de la Saint-Jean, en ouverture des fêtes [...], vers les 22h30, allumé conjointement par le curé et le maire (sauf cette année [2003], et ce fut, à la réflexion dommage. Des personnes se sont plaintes de ce qui est apparu comme un manquement à la tradition. Faire donc, en sorte, de retrouver le souffle fondateur ! Et faire la prière de bénédiction *devant* l'abbatiale, comme avant. J'en ai parlé au maire, qui approuve le point de vue, et doit en informer le président du comité des fêtes monsieur Thouvignon [...] »²³.

C'est peut-être ce caractère institutionnel, mettant en avant les deux autorités de la ville, tout en s'appuyant sur la fête patronale²⁴, qui a permis à la pratique de perdurer encore aujourd'hui.

➤ **La halha de Nadau** (feu de Noël)

Provenant du latin *facula*, la « torche » romaine, les *halhas de Nadau* en Chalosse sont des feux fixes allumés le 24 décembre à la tombée de la nuit. Il ne faut pas les confondre avec d'autres feux allumés à la période de Noël comme la *soca de Nadau* ou bûche de Noël déposée dans la cheminée et qui devait brûler doucement pour durer plusieurs jours²⁵. Ces feux fixes se distinguent aussi des feux mobiles réalisés dans le Bazadais (Gironde), pour lesquels les propriétaires faisaient le tour des récoltes dans les champs avec un flambeau pour protéger ces dernières (voir Lavaud 1988).

Cette fois-ci, la cérémonie se réalise sans intervention d'une autorité religieuses ou municipale : le maître des lieux rassemble plusieurs jours auparavant divers branchages et de la paille qu'il met au sec (autrefois des feuilles, des branches d'arbres, des fanes de maïs car permettant d'éliminer des « déchets verts », pour employer un terme moderne, tandis qu'aujourd'hui nous pouvons retrouver des cageots ou des palettes). Puis le bûcher est construit de façon à bien s'embraser, c'est-à-dire à produire des flammes hautes et durant un certain temps ; aujourd'hui le bûcher peut même s'agrémenter de « pétards » avec du bambou. Ce rite purificateur de protection des récoltes s'accompagne d'une formule incantatoire – autrefois chantée mais dont l'air semble aujourd'hui oublié – comportant des variantes, lors de l'embrasement du bûcher par le patriarche. L'une de ces variantes les plus connues nous rappelle l'importance des provisions en hiver :

« *Halha, halha de Nadau*
La tripe au pau
Lou porc au salin
La poule au topin
*Couratge vesin !*²⁶ ».

23 Entretien avec le prêtre Bop, le 03/06/16.

24 La ville de Saint-Sever a la particularité d'avoir sa fête patronale lors de la saint Jean-Baptiste alors qu'elle porte le nom de saint Sever (ou Severus), martyr évangéliste des pays de l'Adour qui fut décapité au V^e siècle et se fête le 3 novembre.

25 La durée de combustion faisait office de bon augure pour l'année à venir, tandis que les cendres étaient répandues sur les terres pour protéger les cultures ou conservées à des fins thérapeutiques. Francis Dupouy « Coutumes et croyances populaires, dans Bénédicte Boyre-Fénié *et alii.*, *Landes*, Bonneton, 1991, p. 129-160.

26 Entretien avec A. Lafenêtre, 24/12/15. Traduction : « Feu, feu de Noël / La saucisse sur le pieu / Le porc dans le sel / La poule dans le pot / Courage voisin ! ». Joseph de Laporterie (1921, p. 32) garde cette formule mais d'autres

Les feux sont allumés de façon concomitantes et se répondent les uns aux autres sur les collines de Chalosse (cf. l'article du journal *La Nouvelle-Chalosse* de 1878 en annexe). Encore aujourd'hui, la fierté de faire le plus « beau feu » (c'est-à-dire le plus haut et visible de loin) anime cet esprit de compétition. Cette pratique opère aussi comme un marqueur social d'une communauté qui se reconnaît – au sens littéral – à travers ces multiples points lumineux sur le territoire, distinguant le feu du voisin ou du cousin. Cette pratique à caractère familial a pu décliner mais elle reste encore très vivante actuellement en Chalosse et dans les bordures béarnaises sans être, pour le moment, un objet de patrimonialisation.



Halha de Nadau dans le privé © P. Heiniger-Castéret, 24/12/15

Si les feux particuliers ont diminué et les paroles incantatoires semblent de moins en moins connues chez nos enquêteurs, nous pouvons observer un regain d'intérêt pour une autre forme depuis les années 2000 environ : les feux collectifs préparés par des associations du village ou par une municipalité afin de redynamiser les activités culturelles, commerciales ou touristiques locales. Ces *halhas de Nadau* collectives ont pu perdre leur sens de rituel agraire pour apparaître, par exemple, aux côtés du Père Noël lors du marché de Noël organisé par l'association des commerçants de Saint-Sever. Des témoignages mettent ainsi sur le même plan les lumières de la *Halha* et celles des illuminations des villes durant la période de Noël tout en souhaitant remplacer les chants gascons chantés lors de l'embrasement par des chants « classiques » de Noël.

Situé sur la colline de Morlanne à Saint-Sever, surplombant la vallée de l'Adour et visible depuis les quartiers périphériques, ce feu collectif fut l'un des premiers (voire le premier) à être organisé en 1977²⁷. Ainsi ce rituel individuel, vécu dans l'intimité familiale en campagne ou rassemblant des membres d'un même quartier, est devenu un rituel collectif regroupant autour de lui la communauté (y compris des nouveaux arrivants, étrangers à la Chalosse et donc à cette coutume),

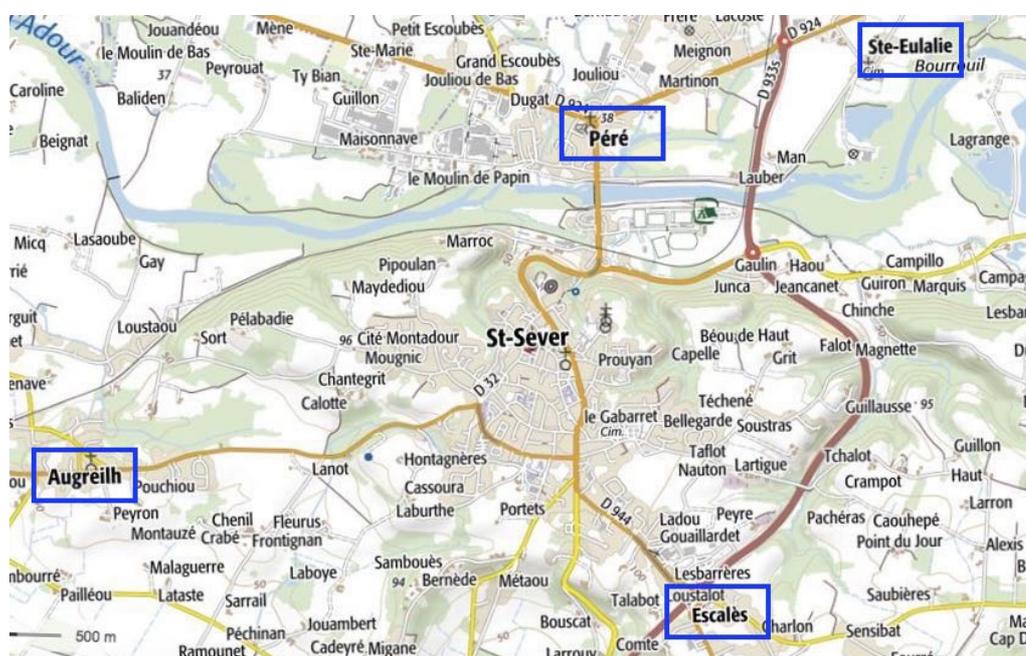
variantes existent d'après Césaire Daugé : « *Halha de Nadau / Lo trip au pau / Lo gat au hum / Pum ! Pum ! Pum !* » (Feu, feu de Noël / La saucisse au pieu / Le chat dans la fumée / Pum Pum Pum ».

27 D'après un ancien responsable de l'association culturelle Les Amis du Cap de Gascogne : « ça s'est basé à le faire sur l'esplanade de Morlanne. Pourquoi ? Parce que c'est un belvédère de Morlanne. Et donc on pouvait voir, depuis le belvédère de Morlanne, sur la plaine de l'Adour, les autres *halhas*. Qui venaient bé de, du côté d'Aurice, du côté de Bas-Mauco, du côté de Saint-Maurice, et à une certaine époque on voyait loin quoi. Parce qu'il y a des gens qui se sont rendus compte que c'était une pratique qui allaient faire comme bien d'autres choses et qui allait peut-être disparaître rapidement donc ... Je ne sais plus qui c'est qui a eu cette idée-là. Et donc avec les gens de Morlanne, avec l'aide des services municipaux pour préparer le monticule plus vite que quand on faisait à la campagne, quand on amassait jour après jour tout le mois de novembre par exemple, c'était un moyen d'avoir quelque chose de resplendissant [...] ». Entretien avec J.-Cl. Lagu, 24/11/15.

tout en devenant un objet de spectacle voire d'assimilation complète aux autres symboles de Noël.

➤ Les fêtes de quartier

En dehors des fêtes patronales de la Saint-Jean-Baptiste coexistaient autrefois cinq fêtes (au moins) liées à cinq quartiers de Saint-Sever : Sainte-Eulalie, Escalès, Péré, Augreilh ou encore Pontix. Aujourd'hui certains quartiers conservent leur fête locale comme les fêtes de Péré-Sainte Eulalie (regroupement des deux quartiers) ou celles d'Augreilh, assurant une autre forme d'identité et de lien social pour ces quartiers en périphérie du cœur de la ville, étant parfois d'anciens villages rattachés à la ville. Chaque quartier possède son comité des fêtes, distinct du comité des fêtes de Saint-Sever, qui organise ces fêtes de quartier durant trois jours : préparation, repas, buvette, jeux et concours, etc. Contrairement à d'autres villes, Saint-Sever a conservé l'identité de ces quartiers qui se démarque ou se superpose à l'identité de la ville : cette forme d'entre-soi se manifestait par exemple durant la « journée augreilhaise » durant laquelle les habitants du quartier avaient leur propre concours de pétanque et repas le lendemain des fêtes qui accueillait les habitants du quartier d'Augreilh, de Saint-Sever et au-delà²⁸.



Carte des quartiers de Saint-Sever
© M. Lamothe (source : IGN)

Les fêtes de Péré ont la particularité d'avoir une cavalcade singulière et réputée qui réunit les différents quartiers du bord de l'Adour : les quartiers du bas du Pouy, de Sainte-Eulalie et de Péré. Autrefois tirés par des bœufs ou des chevaux et aujourd'hui par des tracteurs²⁹, les chars défilaient le samedi soir d'abord dans ces quartiers du bords de l'Adour puis une deuxième cavalcade organisée le dimanche matin faisait un tour dans Saint-Sever intra-muros, opérant un marquage des limites du territoire sur une double échelle. Cette pratique de la cavalcade offre un exemple singulier de continuité et de discontinuité dans le temps avec de nombreuses interruptions et reprises : au milieu du XX^e siècle la pratique s'arrête avant de reprendre une dizaine d'années plus tard vers 1965, puis une deuxième pause de trois-quatre ans avant de reprendre vers 1995, avec cette fois-ci des chars sur l'Adour, avant un nouvel arrêt une dizaine d'années après et une nouvelle reprise en

²⁸ Cette journée n'existe plus depuis trois ans.

²⁹ Voir le site du comité des fêtes de Péré [consulté le 04/11/16] : <http://www.comitefetespere.fr/actualite-61-notre-association.html>

2013³⁰. Ces sursauts dans le temps vont de pair avec des modifications de la pratique : l'arrêt de la confection des chars pour se tourner vers la location de chars à partir de 2013, ou bien le défilé de chars sur l'eau à partir de 1995 (ce qui pourrait s'apparenter à une forme de résilience puisque les archives de *La Nouvelle-Chalosse* mentionnent des courses de régates ou courses nautiques, au quartier Péré, dans le programme des fêtes patronales en 1903 et 1904).

Ces fêtes de quartier sont l'expression d'un fort lien social, dans un milieu d'interconnaissance, qui se lit dans l'investissement et la participation de la communauté à sa réalisation, suivant une répartition des tâches précises pour la fabrication des chars dont le thème pouvait renvoyer ou parodier l'actualité sociale, politique ou sportive. Les hommes construisent une ossature en grillage, recouverte de papiers journaux, puis les femmes collent des roses ou des coquillettes en papier crépon sur des sujets. La fabrication de ces dernières étaient l'occasion d'impliquer tous les âges, des enfants aux personnes âgées : « les personnes "d'un âge certain", c'était leur grand plaisir. En fait on leur amenait le papier et elles nous faisaient les fleurs. Comme ça tout le monde participait »³¹. Cette identité de quartier s'incarnait également à travers une délimitation naturelle qu'est l'Adour et son pont – physique et symbolique – les séparant « d'en haut », du cœur de la ville où demeuraient autrefois les vieilles familles bourgeoises tandis que le bas de l'Adour était un quartier ouvrier. Même si cet héritage empreint encore la morphologie urbaine (le quartier de Péré étant aujourd'hui la zone industrielle), cette barrière sociale ne transparaît plus aujourd'hui.

En-dehors de la commune de Saint-Sever, il ne faut pas imaginer que les alentours sont vides d'expressions festives : le calendrier annuel s'avère riche en fêtes patronales des villages de la communauté de communes du Cap de Gascogne (Banos 1er-3 juillet, Audignon 8-10 juillet, Coudures 22-24 juillet 2016, Montgaillard 5-7 août, Eyres-Moncube 26-28 août 2016, Aurice 12-15 septembre 2016), comme les fêtes de quartier (Péré 19-21 août) ou les fêtes de hameaux (fête du hameau de Brocas à Montaut 1er-2 octobre).

➤ **Les pins, mais ou mayades**

À l'entrée des propriétés, séparant le domaine public et privé, il n'est pas rare d'apercevoir des pins maritimes décorés de guirlandes et de fleurs en crépon multicolores. Autrefois réservée à la période du mois de mai, plus précisément dans la nuit du 30 avril au 1er mai, des pins sont plantés pour honorer certaines personnes à l'insu de ces dernières. Le pin est choisi le plus droit possible, bien proportionné³², avant d'être abattu ; le tronc est ensuite décoré de guirlandes et des fleurs en papier crépons ornent la partie sommitale, puis il est planté durant la nuit ou en l'absence de la personne honorée devant sa propriété. Cette pratique fait également partie des rites républicains puisque les élus se font aussi honorés avec la pose de pins ornés de drapeaux ou rubans tricolores ; mais contrairement à d'autres villes landaises (comme à Pontonx-sur-l'Adour), ce n'est pas la classe de Saint-Sever qui est chargée de poser ces mais.

Aujourd'hui, la surprise est toujours de mise mais elle s'adosse à un événement ou un rite de passage (mariage, 18 ans, 50 ans, permis de conduire, nouveaux voisins, etc.) et peut ainsi apparaître à n'importe quel moment de l'année. Cette nouvelle forme de pratique, largement développée à Saint-Sever et plus généralement dans le département des Landes, échappe au calendrier rituel mais s'enrichit d'une autre forme de sociabilité puisque l'initiative provient du

30 Entretien avec J. Daudignon, le 25/11/15. Ces données demandent à être corroborées et complétées avec d'autres sources pour une meilleure lecture diachronique des événements.

31 *Ibid.*

32 Entretien avec B. Moy, 06/09/16.

réseau familial, amical, professionnel (plus particulièrement pour un départ à la retraite) ou encore du voisinage (pour une nouvelle maison) ; ces groupes ne sont pas hermétiques et se mélangent souvent. Un panneau indique « honneur à ... » suivi du prénom de la personne et la raison pour laquelle le pin est planté. Au bout d'un mois, ceux qui ont planté le pin se manifestent à la personne qui s'est faite « honorée » – si elle ne les a pas reconnu d'ici là – qui doit alors les inviter à une réception (apéritif, repas) pour les remercier.

Une fiche d'inventaire PCI existe sur cette pratique landaise centrale dans la sociabilité communautaire³³.



Pin pour une nouvelle maison © M. Lamothe 06/09/16

3) Les pratiques sportives

Nous évoquerons de manière succincte cette partie consacrée aux jeux et aux sports car, même si ce champ ne fait pas partie des axes de recherche plus poussés comme les pratiques rituelles ou le savoir-faire, nous ne pouvons pas en faire complètement abstraction et ne pas mentionner quelques reflets des distractions du monde rural gascon.

De multiples jeux de quilles se retrouvaient sur ce territoire landais : quilles de 6, quilles de 9 et rampeau se pratiquaient dans les auberges, les places privées ou publiques. À Saint-Sever, le

³³ Voir la fiche d'inventaire « Mais e mayadas / mais et mayades » sur le site du ministère de la Culture [consulté le 31/10/16] : <http://www.culturecommunication.gouv.fr/Politiques-ministerielles/Patrimoine-culturel-immateriel/Inventaire-en-France/Inventaire/Fiches-de-l-inventaire-du-patrimoine-culturel-immateriel/Pratiques-festives>

jeu de quilles de 9 a connu une place importante dans l'activité culturelle et économique local puisque les concours étaient organisés par les restaurateurs de la ville ; ces derniers investissaient dans l'achat du matériel mais gagnaient en bénéfice l'inscription au concours et l'alcool consommé durant le concours (cf. en annexe l'annonce d'un concours dans le journal *La Nouvelle Chalosse* en 1904). Un concours de quilles dans les arènes de Morlanne fut inclus pour la première fois dans le programme des fêtes de la Saint-Jean en 1901 et apparaît encore en 1902 mais ne figure plus par la suite dans les articles de presse de *La Nouvelle Chalosse* relatant les fêtes de la Saint-Jean ; il fut remplacé par divers jeux et concours comme la course aux ânes, au mât de cocagne ou encore la course de bicyclettes. Des concours de quilles de 6, également organisés par des restaurateurs, apparaissent aussi de façon régulière dans les annonces de la presse : le matériel change mais les restaurants pouvaient avoir une aire de jeux dédiée aux quilles de 6 et une autre pour les quilles de 9. Aujourd'hui seules les quilles de 6 perdurent encore à Saint-Sever sous forme associative : il s'agit de l'unique club landais affilié à la Fédération française de bowling et sport de quilles (cf. annexe). Les jeux de quilles de 6 et de quilles de 9 ont, d'une manière générale, suivi la voie de la sportivisation, autrement dit le « passage des événements culturels du mouvement traditionnel aux événements sportifs modernes » (Pruneau, 2006 : 519), en quittant les auberges pour de nouveaux lieux spécifiques (salles d'entraînement et de compétition) et se doter de règlements, de compétitions ou encore d'une fédération nationale.

Nous ne ferons également que mentionner la chasse à la palombe, qui pourrait être largement développée par ailleurs. Faisant place parmi les ethnotypes reproduits dans les cartes postales noir et blanc des folkloristes landais comme Ferdinand Bernède³⁴ dès le début du XX^e siècle, la chasse à la palombe était autrefois un complément de revenus avant de devenir un loisir à l'heure actuelle. Ce type de chasse se pratique à Saint-Sever et les villages de la communauté de communes et, plus largement, en Gascogne, au Pays Basque et dans les Pyrénées durant les mois d'octobre et de novembre. Des chasseurs posent leurs congés, de quelques jours à deux ou trois semaines suivant l'assiduité à la pratique, pour la fameuse « maladie bleue » ou « palombite » et partent à la palombière surveiller les passages de vols de palombes. De multiples savoirs demanderaient à être analysés tant sur l'art de ce type de chasse, qu'en matière de savoir-faire sur les techniques de construction d'une palombière ou sur les appâts pour attirer les palombes.

34 Voir la photographie de F. Bernède en ligne sur le site de l'ethnopôle GARAE à Carcassonne : http://www.garae.fr/spip.php?page=pop_up1&id_article=350&debut_image=2

B) La tauromachie

Une autre pratique mérite une analyse fine puisqu'elle concentre en elle-même un ensemble de pratiques culturelles variées en établissant des liens avec des savoirs naturalistes, musicaux ou encore sportifs : la tauromachie.

1) Les élevages de vaches et de taureaux

Profitant d'un milieu écologique particulier, les milieux humides du bord de l'Adour³⁵, la *ganaderia* élève et sélectionne des vaches qui vont concourir lors des concours de courses landaises. Même si une métairie ou une ferme préexistait souvent à leur création, ces élevages apparus entre le milieu du XX^e siècle et le début du XXI^e siècle font se reproduire ou achètent des animaux d'origine ibérique. Il n'en demeure pas moins que l'élevage de vaches de course landaise est inscrite sur le territoire depuis quelques temps : au XIX^e siècle, les éleveurs croisaient des vaches locales (des bazadaises, bêtes de race bretonne) avec des « vaches marines » – provenant non pas du littoral mais des marais de la Haute-Lande – mais cette race semble avoir disparu au



milieu du XX^e siècle (Puyo et Dauga 2000). Aujourd'hui, les éleveurs de vaches préfèrent le bétail de Navarre et des taureaux provenant de la région de Madrid ou de Salamanque. Par ailleurs, une *cuadrilla* ou une équipe composée de jeunes écarteurs et de sauteurs, ainsi que des cordiers et des vachers, est rattachée à la ganaderia et s'entraîne avec ces bêtes avant de paraître en public lors des « concours formels » : elle est ainsi affiliée à un éleveur de bétail et concourt en son nom.

Ganaderia de Maynus à l'entraînement © M. Lamothe 21/02/16

En ce qui concerne l'élevage de taureaux de combat, à destination des corridas, celui-ci ne s'effectue généralement pas sur le territoire aquitain puisque l'essentiel du bétail provient également d'Espagne. Toutefois nous pouvons relever que l'élevage de *toros* commence à se développer localement depuis les années 2000. Ainsi, sur le territoire de la communauté de communes du Cap de Gascogne, sont implantés deux élevages de toros (sur les trois que compte le département landais) appelés « Alma Serena », situé à Cauna et créé en 2002, et « Casanueva » à Montsoué créé en 2006³⁶. Ces toros sont principalement destinés aux manifestations tauromachiques mais nous pouvons également rappeler qu'un taureau gracié lors d'une corrida, pour avoir démontré sa bravoure lors du combat, a le droit de revenir couler une retraite paisible à l'élevage et est alors considéré comme un bon *semental* (reproducteur).

Dans le cadre de cet inventaire du PCI, un film-documentaire de 18 min a été réalisé à Saint-Sever auprès de deux élevages de vaches pour la course landaise : la ganaderia de Maynus au quartier Augreilh et la ganaderia Dargelos au lieu-dit Jouanhosse, entre Saint-Sever et Eyres-Moncube. Ce film montre l'évolution d'un bâti à usage agricole à un élevage destiné à organiser des prestations sportives dans des espaces publics extérieurs à la ferme. La ganaderia de Maynus est un cas intéressant puisqu'il s'agit d'une ancienne métairie attestée dans le terrier des Bénédictins du

35 Un mémoire de master évoque notamment cet anthroposystème particulier : Christelle Foulquier, *Analyse et valorisation du patrimoine naturel et culturel du Pays Grenadois*, sous la dir. de Dominique Cunchinabe et Patricia Heiniger-Castéret, Université de Pau et des Pays de l'Adour, juillet 2014.

36 Voir le site de l'UVTF recensant les élevages français [consulté le 31/10/16] : <http://www.uvtf.fr/elevages-francais>

XVIII^e siècle et dans le cadastre de 1809 : dans son architecture, elle conserve les traces d'éléments anciens, tels des *rastouns* dans le mur ou un ancien pressoir³⁷. À côté de cela, elle s'est agrandie en rachetant des terres et a construit de nouveaux bâtiments en lien avec la pratique : une arène de course landaise pour les entraînements de la cuadrilla, une salle pour la réception de publics à destination touristique ou scolaire, etc. Le rythme de la ferme et le soin des bêtes (tels les vaccins, la ferrade pour marquer les bêtes du nom du propriétaire et de l'année de naissance) suit désormais le rythme des compétitions ou des « sorties » des vaches lors des différentes courses landaises durant la *temporada*, la saison allant de mars à novembre : celle-ci se décompose entre les démonstrations, les sorties officielles ou « concours formels », les courses mixtes ou « de deuxième catégorie » et les jeux d'arènes.



Ganaderia Dargelos © M. Lamothe 24/12/15

2) Les concours, courses et représentations

➤ **Superposition des cultures tauromachiques**

À la fin XIX^e-début XX^e siècle, certains spectacles tauromachiques, comme la corrida espagnole moderne, sont en train de se codifier : cette dernière lance ainsi une dynamique d'engendrement réciproque (Saumade 1998), c'est-à-dire que sa mise en relation avec d'autres formes tauromachiques comme les courses landaise et camarguaise vont influencer par la suite la codification de ces dernières. Ainsi l'un des éléments de modernisation de la corrida repose sur les réglementations cherchant à instaurer des arènes permanentes à l'extérieur des agglomérations, et non plus dans des places publiques. Cette modification des arènes instaure ainsi une séparation entre acteurs et spectateurs et amène vers la dimension spectaculaire – et commerciale – des manifestations tauromachiques. À Saint-Sever, cette inscription de l'espace tauromachique est d'abord relevée sur la place centrale dite place du Tour du Sol (dans les registres des comptes de la ville en 1519) ; en raison des destructions au XIX^e siècle des fortifications ceinturant la place

37 Les *rastouns* sont des ouvertures entre la pièce de vie de la maison et l'étable. Cette métairie, qui faisait partie du domaine d'un propriétaire terrien, avait une vocation plus particulièrement viticole puisque les autres métairies du domaine y venaient presser leur vin. Voir les travaux de Marie Ferey sur la ville de Saint-Sever, en cours de publication.

centrale (et donc de l'ouverture de la place) et des plaintes des habitants, la pratique est déplacée sur la butte de Morlanne où sont d'abord construites des arènes en bois en 1854, autrement dit avant que la corrida ne s'implante à Saint-Sever³⁸, avant de faire construire des arènes en béton en 1931 qui accueille aujourd'hui les deux types tauromachiques. Par ailleurs, l'influence de la corrida espagnole dans la codification des pratiques tauromachiques s'exprime également à travers l'emploi du vocabulaire hispanique qui passe dans la course landaise, notamment par le biais des chroniques de journaux qui relaient les événements : la *temporada*, le *toril*, la *cuadrilla*, la *ganaderia*, etc. (Puyo et Dauga 2000).



Course tauromachique lors des fêtes de la Saint-Jean en 1906
 Archives municipales

Au début du XX^e siècle à Saint-Sever se retrouvent ces échanges et emprunts entre différentes formes tauromachiques : dans le programme des fêtes de la Saint-Jean, nous retrouvons des spectacles où se mêlent des pratiques encore non codifiées comme la « course hispano-landaise » qui présente un taureau et des écarts (ou bien comme à Bayonne en 1853 où une équipe de toreros espagnols alterne avec les représentants habituels du jeu landais³⁹). Ces spectacles sont plutôt hétérodoxes, mêlant les genres avec des courses inspirées de la tauromachie espagnole, de la course landaise, de la course provençale et des jeux participatifs, à l'image de la diffusion de ces spectacles en France depuis le milieu du XIX^e siècle⁴⁰. Deux trains étaient spécifiquement affrétés

38 Le journal *La Nouvelle Chalosse* fait référence à la première apparition d'une corrida en 1861 à Saint-Sever.

39 Voir Jean-Baptiste Maudet, 2010, p. 180.

40 Voir le torero-entrepreneur Gasilio González et sa cuadrilla espagnole qui se produisirent à Nîmes, Arles, Marseille, Avignon en 1853 en « offrant un spectacle très éloigné de l'orthodoxie taurine, qui intégrait en deuxième partie des protagonistes du jeu camarguais et des jeux participatifs », *ibid.*, p. 181.

par la Compagnie du Midi pour venir aux fêtes de la Saint-Jean durant le week-end et repartir le dimanche soir vers Dax ou Mont-de-Marsan : autrement dit pour le feu de la Saint-Jean et le passe-rue du samedi, et surtout les courses landaises (on parle aussi de course de taureaux avec des écarteurs en 1902) du dimanche. Cette superposition de cultures tauromachiques s'illustrent encore dans les programmes des fêtes patronales de 1907, 1908 et 1909, dans lesquels on annonce les taureaux de la ganaderia du Pouly avec une cuadrilla provençale et une cuadrilla landaise (cf. en annexe). Il s'agit d'un spectacle appelé « course de quadrille » créé par Etienne Boudin (dit « Le Pouly » de Beaucaire, dans le Gard) et qui intègre des techniques de jeux camarguais, espagnols et landais :

« Le Pouly passe admirablement [le troisième *toro* de la *lidia*] de *cape al galleo*, et en présence de la franchise de l'animal, le torero Aramis n'hésite pas à faire une superbe feinte à la landaise unanimement applaudie » (*La Nouvelle Chalosse*, 30 juin 1907) .

Ce mélange pourrait sembler aujourd'hui particulier si l'on regarde les publics relativement différenciés entre la course landaise et la corrida, dont le public est local mais peut aussi venir de Camargue ou d'Espagne, même s'il demeure une frange du public « mixte ».

➤ Entre le sport et le spectacle

Entre sport et représentation artistique, la tauromachie professionnelle s'intercale entre deux types de spectacles modernes décrits par le géographe Jean-Baptiste Maudet (2010) : la course landaise (mais aussi la course camarguaise, le *coleo de toros* au Vénézuéla, ou encore le rodéo chilien ou nord-américain) se rapproche davantage du système sportif avec un calendrier de compétition – les « courses formelles » inscrites dans différents championnats – et une organisation dans un système fédéral. La Fédération française de course landaise, créée en 1953 (mais reconnue par le ministère de la jeunesse et des sports qu'en 1973), va contribuer à cet élan vers la sportivisation de la pratique en établissant un règlement et en créant une école taurine pour former de jeunes écarteurs. Des tests de dopage ont même été réalisés lors d'un concours sur des vaches de course landaise de la ganaderia Dargelos par des services vétérinaires⁴¹. Tandis que la corrida penche davantage vers la représentation artistique « puisque l'évaluation de la performance est plus qu'ailleurs subordonnée aux critères subjectifs de l'interprétation », sans championnat (Maudet, 2010 : 59). De plus nous pouvons relever un système de comptage de points par un jury pour la course landaise, donc un système docimologique caractéristique des éléments « sportifs » modernes, tandis qu'un code (des mouchoirs blancs agités) signifie l'approbation par le public dans le cas de la corrida. Ces catégories restent toutefois très perméables puisque l'on porte également une attention au style des écarteurs qu'à la performance (sportive ?) du torero ou du taureau dans une corrida.

Dans les arènes de Saint-Sever se retrouvent plusieurs formes de tauromachie : la course landaise, la corrida et la novillada⁴² (cette dernière étant une forme de corrida). Un calendrier annuel est établi, réunissant les *aficionados*, *coursayres* et autres fins connaisseurs provenant du territoire chalossais, voire au-delà avec les connexions établies en Espagne. Les fêtes patronales de Saint-Sever comprennent de multiples spectacles tauromachiques dont l'évolution demeure cyclique : les novilladas s'inscrivent dans le programme des fêtes patronales à partir de 1957 et remplacent alors les courses landaises. Ces novilladas connaissent un âge d'or à Saint-Sever des années 1950

41 Entretien avec M. Lansaman, 04/04/16.

42 Les novilladas sont composées de taureaux de moins de cinq ans tandis que les corridas sont composées de taureaux de plus de cinq ans.

jusqu'aux années 1980, période à laquelle le président du comité des fêtes décida de lancer des corridas⁴³ qui connurent une période de gloire dans les années 1990. Au cours de l'année, les temps forts de la corrida à Saint-Sever sont les fêtes patronales de la Saint-Jean, les fêtes de quartier comme celles de Pontix auparavant, et actuellement durant la semaine taurino-culturelle : autrement dit des moments de festivités saint-séverines. Tandis que la course landaise est également mise à l'honneur durant les fêtes de la Saint-Jean et les fêtes de quartier (Augreilh, Péré), mais la compétition⁴⁴ se déroule surtout en-dehors des périodes de fête dans un calendrier sportif bien établie de courses formelles : le mois de février est réservé aux entraînements pour la ganaderia de Maynus puis les 550 courses prévues en 2016 s'enchaînent de mars à novembre.

➤ Repère mémoriel

Une des archives qui nous fut souvent évoquée – et reste encore très ancrée dans la mémoire collective – est une lettre de rémission⁴⁵ de 1457 accordée par le roi à un archer propriétaire d'une taverne de Saint-Sever dans laquelle les convives s'étaient battus un jour de course (d'après Bercé dans Ariès et Margolin 1982⁴⁶). Cet acte de chancellerie évoque le fait que « la ville de Saint Sever a une coutume de faire courir le jour Saint Jehan Baptiste tous les ans certains chevaulx en chascune rue un taureau », fièrement encadré dans le local de la Pena Jeune Aficion (voir en annexe). L'archive conservée aux Archives nationales de France fut exhumée par l'archiviste Charles Samaran. Retrouvée par la chargée de mission du SRI, Marie Ferey, elle est actuellement en cours de transcription avec l'aide de l'historien médiéviste Benoît Cursente qui nous indique quelques détails intéressants. Ce dernier nous explique que lors de courses de taureaux dans les rues de Saint-Sever à la Saint Jean-Baptiste, une rixe s'engage entre deux individus car l'un d'eux aurait improvisé une variante au rituel festif : l'apposition de croix blanches sur la tête des taureaux, ce qui provoqua la réaction d'un défenseur de la tradition qui lui assena plusieurs coups de bâton avant que la ville s'émeut et sonne le tocsin⁴⁷.

Cette archive met en corrélation la pratique avec le lieu et appuie un discours du milieu tauromachique arguant le fait que les « jeux taurins ancestraux » – qui se sont formalisés par la suite sous forme de corridas et de courses landaises – à Saint-Sever apparaissent comme un fait culturel local. Il faut cependant rappeler que la corrida et son protocole bien réglé n'apparaissent à Saint-Sever qu'au XIX^e siècle et conserve son origine hispanique sous l'appellation « corrida de tradition espagnole (*novillada*) »⁴⁸. D'ailleurs la légende réénonce explicitement ce qu'il faut retenir de cette archive, sans problématisation ou confrontation : « [...] ce document contient la première mention de la coutume qui consistait à faire courir un taureau dans les rues de la ville, le 24 juin de chaque

43 D'après J.P. Farbos et N. Bégards, entretien du 04/11/15.

44 Composée de trois challenges : le challenge Landes-Béarn, le challenge Armagnac (avec les cuadrillas des ganaderias) et le challenge Ganaderia.

45 Acte de chancellerie graciant un judiciaire et interrompant ainsi la procédure judiciaire à son encontre.

46 Il complète : « Les comptes du trésorier de ville de Saint-Sever sont conservés à partir de 1510. Ils mentionnent chaque année les frais engagés par les jurats pour la course de la Saint Jean (24 juin), "pour faire courir les taureaux le jour de Monsieur Saint Jean, comme est de coutume". Ces dépenses consistent en salaires d'hommes de peine pour nettoyer la place où a lieu le jeu, en frais de charpentiers pour barrer les issues de la place, en achats d'animaux à des maîtres de troupeaux et en récompenses aux vachers chargés d'aller chercher ces animaux dans la lande et de les conduire en ville ». Yves-Marie Bercé, « Les courses de taureaux dans le sud-ouest aquitain », dans Philippe Ariès et Jean-Claude Margolin (dir.), *Les jeux à la Renaissance*, actes du XXIII^e colloque international d'études humanistes, Paris, Librairie philosophique, 1982, p. 20.

47 Transcription et traduction (en cours de réalisation) de Benoît Cursente, corresp. privée.

48 Voir la page internet de la ville de Saint-Sever dans la rubrique « à voir / à faire », section « l'art taurin » [consulté le 06/10/16] : <http://www.saintsever-capdegascogne-tourisme.com/a-d%C3%A9couvrir-a-faire/course-landaise-ar%C3%A8nes-et-tauromachie/>

année ». Il permet ainsi de prouver par le papier, le texte historique, l'importance d'une pratique au-delà de Bayonne qui conserverait la première mention d'interdiction aux bouchers de lâcher les bêtes en ville en 1289 (voir Maudet, 2010 : 172)⁴⁹, et ainsi la concurrencer sur le plan historique. Cette narration locale attestant d'un ancrage historique de la pratique depuis le XV^e siècle conserve une certaine pregnance dans le milieu des *aficionados*, voire même au-delà⁵⁰. La tauromachie reste une référence en matière de « tradition », à la fois héritière d'un passé et pratique très vivante, qui s'exprime en tant que telle dans l'imaginaire collectif des saint-séverin. Il est par ailleurs à noter que la ville de Saint-Sever est membre de l'Union des Villes Taurines de France : le maire de Saint-Sever, A. Tauzin, est d'ailleurs le secrétaire de l'UVTF depuis février 2016.

➤ Contestations actuelles

Les arguments liés à la tradition et la préservation du patrimoine culturel se heurtent toutefois de plus en plus aux considérations éthiques. Sur le plan national, l'exemple de l'inclusion de la corrida à l'inventaire français du PCI le 22 avril 2011 est également révélateur de cette controverse entre patrimoine culturel immatériel et droit des animaux. Cette inscription fit un tollé dans les milieux militants contre la corrida (comme le Comité radicalement anticorrida ou Crac Europe, ou bien l'association Droit des animaux), appelés communément les « anti-corridas », voire plus largement dans les associations en faveur de l'amélioration de la condition animale ; ou, a contrario, elle fut considérée comme un succès pour l'Observatoire national des cultures taurines (ONCT). Face à la demande de retrait de la corrida de l'inventaire du PCI français⁵¹, le Ministère dû justifier que cette inventorisat[i]on, à la différence de l'inscription sur les listes de l'UNESCO (2003), ne constituait pas une forme de reconnaissance étatique et donc de protection juridique mais un recensement scientifique. La décision d'inscription fut toutefois déclarée caduque par la cour administrative d'appel de Paris le 1er juin 2015 et la corrida fut retirée de l'inventaire du PCI français le 27 juillet 2016, malgré le pourvoi de l'ONCT et de l'UVTF. Cependant la course camarguaise figure encore dans l'inventaire français du PCI, classée parmi les « pratiques sportives »⁵², tandis que la tauromachie reste une pratique légale en France protégée par l'article 521-1 du Code pénal.

Sur le plan local, les mouvements « anti-corridas » ne sont pas absents du décor et militent en faveur de la suppression de ces pratiques – avec ou sans mise à mort – décrites comme « pratique barbare et sanglante »⁵³. Ils s'illustrent à travers des manifestations lors de spectacles tauromachiques à Saint-Sever comme ailleurs, portant pancartes et slogans. L'origine et la provenance de ces militants (peut-être en partie extérieurs au territoire ?) seraient intéressantes à

49 D'après Jean-Baptiste Maudet, la plus ancienne mention de jeux taurins est celle découverte par Claude Pelletier dans les archives de Bayonne datant de 1289, qui interdit aux bouchers de lâcher les bêtes dans la ville pour les faire courir. De même, les témoignages abondent dans les sources à partir du XVI^e siècle concernant de nombreuses courses de vaches, bœufs et taureaux, lors des fêtes patronales ou de l'envoi des animaux à l'abattoir (Bazas, Mont-de-Marsan, Bayonne, Dax, Salies-de-Béarn). La première corrida intégrale se déroula aussi à Bayonne les 21-22-24 août 1853 dans le quartier Saint-Esprit qui organisait déjà des courses de taureaux pour ses fêtes depuis de nombreuses années (Maudet, 2010, p. 172).

50 Voir le site du Comité régional de tourisme d'Aquitaine, rubrique « patrimoine culturel » [consulté le 06/10/16] : <http://www.tourisme-aquitaine.fr/noesit!/nl/fr-patrimoine/landes/saint-sever/fiche/arenas-de-saint-sever-26291/>

51 Voir la requête de Mme Deroche, sénatrice de Maine-et-Loire-UMP publiée dans le Journal Officiel du Sénat en date du 30/06/2011, ainsi que la réponse du Ministère de la Culture en date du 01/09/2011, sur le lien [consulté le 26/03/2015] : <http://www.senat.fr/questions/base/2011/qSEQ110619236.html>

52 Voir l'inventaire français du PCI [consulté le 12/10/16] : <http://www.culturecommunication.gouv.fr/Politiques-ministerielles/Patrimoine-culturel-immateriel/Inventaire-en-France/Inventaire/Fiches-de-l-inventaire-du-patrimoine-culturel-immateriel/Pratiques-sportives>

53 Voir par exemple un des nombreux sites internet anti-corridas [consulté le 11/10/16] : <http://www.vetitude.fr/tauromachie-la-corrida-est-bien-exclue-de-linventaire-du-patrimoine-francais/>

analyser plus en profondeur pour comprendre les mobiles ou trajectoires sociales. Même si nous ne pouvons affirmer une adhésion locale, pleine et entière de l'ensemble des habitants, d'une manière générale, le sentiment général se traduit plutôt dans un spectre allant de la simple tolérance à la passion tauromachique parmi l'échantillon de personnes rencontrées lors des enquêtes de terrain.

3) Les animations extérieures

Autour de ces courses et corridas gravitent un ensemble d'associations culturelles, festives ou musicales : celles-ci ne font pas (encore) partie des expressions relevant du patrimoine culturel immatériel mais pourraient le devenir sur le long terme. De création récente, elles font l'objet d'emprunts – souvent espagnols pour les exemples relevés ci-dessous – et se réimplantent localement en opérant un métissage culturel entre la culture exportée et la culture locale.

Ainsi la banda « Los Alegres », le groupe de musique festif de Saint-Sever créé en 1970 (le troisième apparu dans les Landes), anime diverses festivités comme les corridas et les courses landaise, mais également différents défilés ou cavalcades (la fête patronale, le carnaval), ainsi que les matchs de basket ou encore la *halha de Nadau*. Succédant au patronage « Les cadets de Gascogne », la banda Los Alegres – comme les autres bandas d'une manière générale – prend pour modèle les formes de groupes de musique espagnols qui déambulent lors des fêtes de Pampelune. Lors des événements tauromachiques, la banda est devenue l'un des éléments-clés dans l'ordonnement de la cérémonie, aux côtés de l'harmonie municipale, suivant un protocole établi et des répertoires bien différenciés : par exemple l'harmonie joue un *paso doble* durant la *faena*, la troisième partie d'une corrida, tandis que la banda fait l'intermède, entre la rentrée d'un taureau et la sortie du suivant, en jouant des airs issus du répertoire navarrais (comme les *Pasacalles*).

D'autres regroupements informels comme les peñas sont également présents. Succédant au Cercle taurin, la Peña Jeune Aficion est créée en 1979, encore une fois sur le modèle des peñas espagnoles. Elle anime annuellement une « semaine taurino-culturelle » (32^e édition en 2016) qui fait vivre la ville dans une ambiance tauromachique grâce à de nombreuses expositions, conférences, spectacles, repas ou tapas, remises de trophées ou présentations d'ouvrages dédiés à la tauromachie. Contrairement à d'autres villes landaises comme sa voisine Hagetmau, la plupart des peñas de Saint-Sever sont liées à la tauromachie et sont présentes lors des moments de fête : la Peña Jeune Aficion mais aussi la Peña La Bodeguita, la Peña Saint-Jean ou encore la Peña Cul Sec.

Dans le cas des bandas comme des peñas, ces éléments participent du dynamisme de la pratique tauromachique et sont des éléments essentiels autour de la piste de l'arène. Le modèle espagnol continue à influencer ces pratiques culturelles nouvelles qui s'implantent dans un terreau « qui prend bien » puisqu'elles succèdent à d'autres structures existantes comme les cercles taurins ou les patronages mentionnés précédemment pour le cas de Saint-Sever, tout en soulignant la territorialité et la diachronicité de la pratique dans le temps long.

Cet ancrage territorial des cultures tauromachiques autorise des formes annexes de jeux taurins telle la course des cuisinière évoquée précédemment. D'une manière générale, les courses mixtes se développent après-guerre en passant de 159 à 452 entre 1965 et 1980 (Puyo et Dauga 2000) : elle se composent d'une partie classique de course landaise puis une deuxième partie fait participer des spectateurs volontaires. Le succès de l'émission de divertissement *Intervilles* est évidemment à mettre en lien avec le développement de ce type de spectacle. Toutefois le cas de la course des cuisinières à Saint-Sever se singularise en ne se plaçant pas dans ce schéma « classique » pour deux raisons : son enracinement apparaît bien avant le milieu du XX^e siècle et elle ne se résume pas à un spectacle post-course officielle. En effet l'antériorité de ce genre de spectacle s'illustre dès les années 1870 ou l'on évoque des novilladas landaises qui clôturent le dernier jour des fêtes patronales, après les spectacles tauromachiques plus « sérieux » ou novilladas espagnoles

du week-end. Cette course des cuisinières était également appelée « fête traditionnelle des Cordons Bleus, des bonnes et des joyeux disciples de Bacchus » (*Progrès de la Chalosse*, 5 juillet 1874), « traditionnelle et inévitable course de "baquillas"⁵⁴ » (*La Nouvelle Chalosse*, 2 juillet 1911), « course de novillos du mardi (*La Nouvelle Chalosse*, 30 juin 1912).

« Mardi matin, comme toujours, scènes désopilantes, immenses éclats de rire aux jeux divers ; l'après-midi, à la course des cuisinières, scènes plus cocasses encore, où l'on voit de pseudo-écarteurs s'enfuir penauds avec leurs culottes déchirées, des pans de chemises en lambeaux, sans compter les éraflures quelquefois profondes. Mais qu'ès *la heste*, on n'y prend garde ... ces accidents sont considérés comme de peu d'importance » (*La Nouvelle Chalosse*, 1er juillet 1900).

Cette course des cuisinières se distingue des courses mixtes puisqu'elle n'est pas la deuxième partie ludique d'une course landaise : elle est un spectacle en elle-même, une sorte de charlotade cathartique qui clôture les fêtes patronales, dont l'origine serait à creuser à l'aide des sources écrites pour compléter ou pallier le manque de sources orales.



Course des cuisinières © M. Lamothe 27/06/16

54 En espagnol, les *vaquillas* sont des génisses ou des vachettes.

C) Savoir-faire autour de la plume et du duvet

Autrefois issus de l'économie domestique, les plumes et duvets des oies et des canards de la ferme servaient à garnir la literie de la maison, les édredons et les oreillers. Les plumes étaient prélevées sur les bêtes avant d'être mises à sécher au soleil afin de les gonfler. Ce travail de la plume renvoie à une économie souterraine autrefois détenue par les femmes qui étaient chargées de réaliser la literie familiale, mais le surplus pouvait être revendu au marché ou collecté en vrac par des plumassiers qui faisaient des tournées dans les campagnes alentours pour le compte d'une entreprise. En effet le territoire chalossais, riche en élevages de palmipèdes, a permis l'essor d'une industrie de la plume à Saint-Sever où certaines entreprises sont implantées depuis le XIX^e siècle.

1) Historique de l'entreprise Pyrenex



Les usines Crabos, devenues aujourd'hui la marque « Pyrenex », illustrent ce savoir-faire de qualité transmis depuis plusieurs générations. En 1859, Abel Crabos, qui collectait les plumes d'oies et de canards sur les marchés et dans les fermes, fonde l'entreprise Crabos qui va se transmettre aux générations suivantes. Auparavant implantée dans le centre-ville (cf. photographie ci-contre), l'entreprise est progressivement délocalisée dans les années 1980 dans la zone industrielle de Péré où une deuxième entreprise est construite, permettant ainsi de s'agrandir et

d'éviter les nuisances sonores et olfactives que pouvaient engendrer l'implantation d'une usine traitant la « plume grasse » dans le cœur de la ville. Transmission ne signifie pas absence d'évolution : cette entreprise a étendu sa gamme de produits – autrefois centrés sur les articles de literie familiale comme les oreillers, sommiers, matelas et édredons – pour s'ouvrir à la modernité en continuant à fabriquer des oreillers mais en proposant également des couettes (remplaçant les édredons), des sacs de couchage ou des articles de vêtements telles les doudounes de montagne puis les doudounes « urbaines ». Ces dernières proviennent d'une initiative personnelle devenue un segment d'activité important de l'entreprise : l'épouse d'un directeur de l'époque, Marie Crabos, aurait confectionné les premiers gilets garnis en duvet pendant la Seconde Guerre Mondiale pour protéger les prisonniers du froid. Aujourd'hui, pour lutter contre la concurrence, l'entreprise fait appel à la haute couture pour créer et valoriser ses produits vestimentaires grâce à des couturiers de renom, tels Alexis Mabile ou Alexandre Vauthier, qui proposent des designs hauts de gamme dans les collections de luxe Premium. Tout en cherchant à se renouveler, elle essaie de rappeler ce savoir-faire de longue date, son origine et son histoire, dans la conception de ses vestes matelassées comme dans la communication qu'elle développe à l'extérieur de l'entreprise⁵⁵. La maîtrise et la qualité de ce savoir-faire repose entre autres sur la concentration de tous les aspects de la production, sans rupture dans la chaîne, de la collecte de la plume auprès des abattoirs à leur transformation en produits de literie ou en vêtements.

2) Processus de traitement de la plume et du duvet

Les plumes de canards et d'oies proviennent des élevages d'Aquitaine, des Pyrénées et du Poitou : Pyrenex traite environ trois à quatre mille tonnes de plumes par an. À son arrivée à l'usine, la plume doit être traitée le plus rapidement possible de façon à la stabiliser et éviter de subir la fermentation liée au mélange de graisse et d'eau et à la température. Elle va passer dans deux unités

55 Voir l'historique de l'entreprise sur le site internet de Pyrenex [consulté le 19/09/16]. En ce qui concerne le changement de nom : « Mai 1968 : La famille Crabos développe la confection d'articles de literie à Saint-Sever et commence à développer des sacs de couchage. Pyrenex devient le nom officiel, proche de ce terroir appuyé sur les contreforts des Pyrénées. Le savoir-faire acquis dans la confection d'articles de literie permet à Pyrenex de concevoir ses premiers articles de sport garnis de plumes et duvet. Dans un premier temps ce sont donc des sacs de couchage. Ils rencontrent rapidement un véritable succès auprès des randonneurs, des montagnards et des amateurs de bivouac. La qualité du duvet des Pyrénées donne aux sacs Pyrenex une grande compressibilité et un ratio poids/isolation très performant ». Source : <http://www.pyrenex.com/fr/depuis1859-59.html>

de lavage et d'étuvage (séchage à près de 100 degrés). Le savoir-faire s'adapte aux normes modernes liées au respect de l'environnement : Pyrenex utilise des savons respectant les normes européennes REACH⁵⁶ et les articles de literie sont certifiés Oeko-Tex, label garantissant que ses composants sont exempts de produits toxiques pour l'homme et pour l'environnement.

Après un premier lavage dit « de sauvegarde », les grosses plumes sont éliminées du processus en étant transformées en un engrais riche en azote ou bien réutilisées dans l'industrie cosmétique grâce à son composition en kératine. Tandis que les plumettes et les flocons de duvet sont amenés dans une salle de trieuse dans laquelle ils vont être à nouveau nettoyés et « ouverts » : plus les flocons sont ouverts, plus ils vont emprisonner de l'air et isoler de l'extérieur en assurant chaleur et légèreté. Ce volume est ainsi gage d'efficacité en terme d'isolation thermique pour les doudounes ou les belles couettes : compressé, il peut être réduit au double ou au triple de son volume. Les qualités demandées à une belle plume ou « plumette » sont d'être à la fois souple et d'avoir ce galbe donnant du ressort à la plume et ensuite au produit. Les plumettes sont utilisées dans les produits servant à « soutenir », comme un oreiller ou un surmatelas. Le duvet, matière plus fine, va être utilisé pour les plus belles couettes de la literie ou les plus belles doudounes.



Ces plumes vont donc être séparées selon leur qualité dans une trieuse dotée de structure en bois et en verre afin d'éviter l'électricité statique qui collerait les plumes aux parois (cf. photographie ci-contre) : de salle en salle (ou de siphons en siphons), les grosses plumettes vont d'abord se déposer, puis les plumettes, pour ne garder que le duvet dans la dernière machine. Le principe de cette machine date du début du XX^e siècle : elle était déjà utilisée dans les anciennes usines Crabos avant de s'agrandir et d'être pilotées par électronique pour les machines actuelles de Pyrenex⁵⁷. Après cette étape de triage, les plumes sont assemblées ensemble en mélangeant plusieurs compositions (30 % de duvet et 70 % de plumettes, 85 % de duvet et 15 % de plumettes,

etc.) et vont être lavées une dernière fois. La proportion de plumes et de duvets varie en fonction de la destination du produit et de sa qualité : une matière « noble » comprend près de 90% de flocons de duvet.

Les produits garnis de plumes et de duvets sont en partie produits dans l'usine, dans des ateliers de remplissage des oreillers, des traversins et des couettes. La réalisation de collection de vestes fait également des tâches de l'entreprise, à l'aide d'une équipe de designers qui travaille à la conception et aux techniques de montage des prototypes.

Tri suivant la qualité de la plume © M. Lamothe 09/12/15

56 REACH est un règlement européen institué en 2007 pour sécuriser la fabrication et l'utilisation des substances chimiques dans l'industrie européenne.

L'entreprise Pyrenex possède également les certifications ISO 9001 et ISO 14001, qui garantissent le management de la qualité et le management environnemental de l'entreprise.

57 Entretien avec E. Bachet, 09/12/15.



3) Pérennité et facteurs de risque

Apprentissage et transmission :

Il n'y a pas d'école formant spécifiquement à ces divers métiers mais l'entreprise concentre des domaines d'activités diverses : couture (le geste textile et le savoir-faire de la machine à coudre), comptabilité, électricité, marketing, etc. Un système de parrainage entre personnes expérimentées et jeunes embauchés organise la passation du savoir-faire spécifique à l'entreprise.

Menaces potentielles du secteur d'activité :

Même si l'entreprise Pyrenex possède une réserve de plumes pour éviter des ruptures de stock, l'arrivée de plumes suit sensiblement le calendrier de la production agro-alimentaire qui voit une augmentation de canards gras à la fin de l'année liée à la production de foie gras. Toutefois cette production est maintenant plus régulière puisque le mode de gavage a changé et s'effectue désormais durant toute l'année, tout en conservant quelques pics pour les marchés au gras et les fêtes de Noël ; par conséquent, l'arrivée de plumes est également plus régulière. L'approvisionnement en plumes s'effectue aujourd'hui exclusivement auprès des abattoirs et non plus par une opération de collectage auprès de particuliers par des ramasseurs, pour des raisons d'hygiène sanitaire. Il reste toutefois en partie conditionné par ces autres acteurs qui peuvent rencontrer des problèmes économiques telle la grippe aviaire en 2016 qui a opéré un vide sanitaire chez les exploitants. Cette crise a engendré des secousses menaçant la chaîne économique : un arrêt de l'abattage de volailles dans les abattoirs et, par conséquent, une réduction de la production (mise au chômage technique ou en congés pour des ouvriers) dans l'entreprise Pyrenex. Ces menaces restent présentes encore aujourd'hui pour l'ensemble des acteurs de la filière avicole.

Activités annexes :

Autour de l'élevage du canard sont apparues plusieurs créations culturelles et commerciales

telles que la Confrérie des Jabotiers⁵⁸ ou les Festivalailles qui animent la ville au mois de novembre. Mais l'importance prise par l'élevage de la volaille est relativement récente, accentuée dans les années 1960 par un groupe d'exploitants qui créent en 1959 le « Syndicat du poulet jaune des Landes » puis, en 1974, apparaît la coopérative des Fermiers Landais basée à Saint-Sever. Cette filière se structure et s'affirme comme gage de qualité sur le territoire (notamment avec la création du premier label rouge pour les volailles fermières des Landes en 1965). Pourtant, même si la production avicole sur le territoire de Saint-Sever est évidemment antérieure au milieu du XX^e siècle, elle n'avait pas la place prépondérante qu'elle occupe actuellement. Davantage centrée autour de l'oie grasse, elle occupait alors une place restreinte au sein de l'élevage domestique de la ferme et utilisée comme ressource complémentaire, sans la dimension industrielle qu'elle connaît aujourd'hui et qui a vu le développement rapide de l'élevage de palmipèdes à gaver. Parmi ceux-ci, la production de canards a pris de l'importance à partir des années 1960 afin de diminuer les coûts de production et satisfaire ainsi une clientèle des classes moyennes ne pouvant s'offrir le luxueux foie gras d'oie⁵⁹. Tandis qu'au XIX^e siècle, les pôles économiques de Saint-Sever étaient davantage centrés autour du marché du liège, du marché aux bestiaux et du marché aux chevaux (dont deux foires annuelles pour le cheval), à côté d'autres artisanats comme la coutellerie ou la sandalerie⁶⁰.

Si aujourd'hui Saint-Sever vend une image de ruralité, il ne faut pas oublier son patrimoine industriel qui reste visible par des traces architecturales dans le tissu urbain, des savoirs et savoir-faire encore en activité mais qui demeurent peu (re)connus au profit de l'élevage du canard. Pyrenex est un cas d'étude intéressant par sa longévité dans l'industrie locale mais la commune comprend d'autres entreprises sur ce même segment d'activité : par exemple, il existait une entreprise de plumes et de duvets (propriété de Monsieur Bérard), située rue du Castallet, qui a fermé après-guerre. À l'heure actuelle, un autre descendant d'Abel Crabos, Olivier Martin, possède également une entreprise centrée elle aussi sur le traitement de la plume et du duvet – mais sans conception de vestes matelassées – sous le nom « Établissements Abel Crabos ». Nous pouvons également relever l'entreprise « Plum Export » de Jean Cazaubon, créée en 2001 mais issue d'une entreprise artisanale familiale⁶¹, qui s'est également spécialisée dans le traitement et l'exportation de la plume et du duvet de canard (sans fabrication de couettes) et localisée dans la zone industrielle de Péré.

58 Qui « ont juré fidélité à tout ce qui porte jabot ».

59 Source : archives INA. URL : <http://fresques.ina.fr/landes/fiche-media/Landes00404/pyrenex-un-process-de-production-tres-rigoureux.html>

60 Entretien avec M. Dubernet, 17/10/2015.

61 L'oncle de Jean Cazaubon était également plumassier et collectait les plumes pour l'entreprise Crabos.

IV) UNE VISION SYSTÉMIQUE

L'enquête de terrain sur le patrimoine culturel immatériel de Saint-Sever permet de relever de nombreuses pratiques rituelles et festives, des savoirs et des savoir-faire. Il est à noter que ces pratiques ne sont pas « typiques » (au sens de « exclusive ») de Saint-Sever : certaines expressions peuvent être relevées à l'échelle nationale comme les catherinettes, tandis que d'autres pratiques se font particulièrement dans les Landes tels les casse-cans qui invitent au mariage, voire même des pratiques restent singulières à la Chalosse à l'instar de la *Halha de Nadau*. Nous pouvons également observer des déclinaisons locales de pratiques nationales comme la classe de Saint-Sever : il existe bien d'autres classes ou fêtes de conscrits en France mais aucune n'élit une Capdoureyne – devenue la Reine des fêtes – ou bien les représentants de la jeunesse ne sont pas forcément invités à enflammer le feu de la Saint-Jean par exemple. À côté de ces pratiques festives, le patrimoine peut également être des pratiques du quotidien, de l'ordinaire, des expressions parfois anodines mais qui font partie d'une culture locale. Saint-Sever comprend ainsi de nombreuses pratiques qui l'identifie à différentes échelles du territoire et ce sont ces multiples entités qui constituent son identité dans lesquelles les saint-séverins se reconnaissent. Les outils numériques ont également contribué à la médiation, la divulgation voire la patrimonialisation de pratiques parfois ordinaires devenues des mises en spectacle d'un groupe. Cela s'illustre dans le cas de la *Halha de Nadau* collective et publique sur le promontoir de Morlanne à Saint-Sever et largement relayée par la presse, les offices de tourisme et les réseaux sociaux.

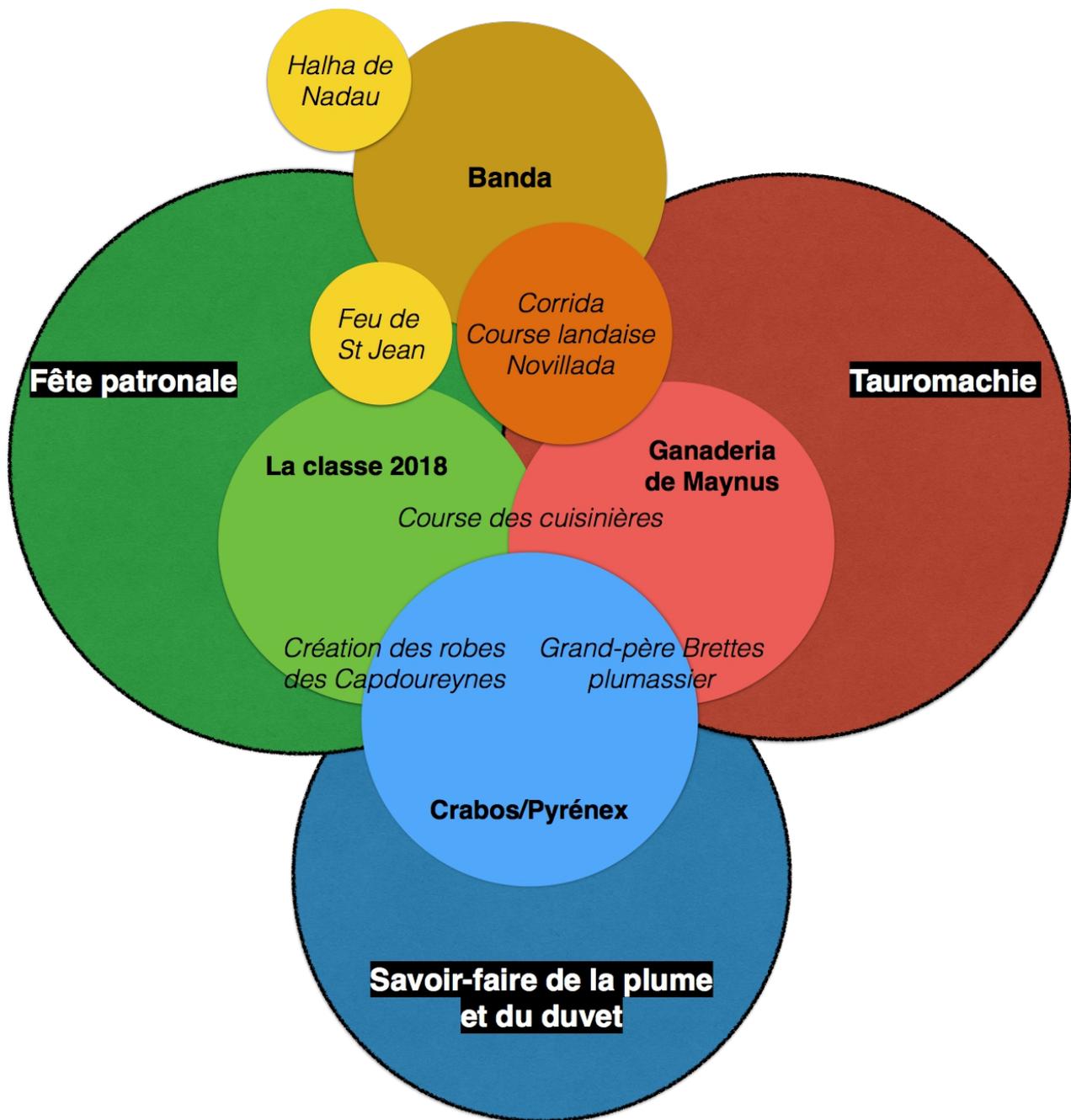
Comme nous l'avons évoqué, ces expressions culturelles ne sont pas des isolats homogènes et indépendants : au contraire, ces champs s'entrecroisent en permanence en fonction de nombreuses connexions et interactions sociales, à l'instar de la tauromachie citée précédemment qui nous rappelle les transformations urbaines et architecturales qui influent sur la pratique de la course landaise et de la corrida et inversement. Les enquêtes de terrain reflètent cette organisation systémique mettant en relation les hommes, les lieux et les pratiques (Castéret et Heiniger-Castéret dans Lankarani et Fines, 2013) qui ne peuvent s'analyser indépendamment les uns des autres. Le schéma de cette organisation systémique (cf. page suivante) propose quelques pistes d'interprétation de ces éléments interconnectés entre eux à partir des trois grands champs étudiés à Saint-Sever : les fêtes patronales (ou « fêtes de la Saint-Jean »), la tauromachie et l'industrie de la plume.

- **Les fêtes patronales** comprennent divers éléments : elles sont accompagnées par la banda Los Alegres (qui est aussi présente pour la « Saint-Jean d'hiver » le 24 décembre lors de la Halha publique à Morlanne) ; le feu de la Saint-Jean est allumé par le prêtre, le maire et les représentants de la classe (président et reine des fêtes) ; des manifestations tauromachiques ; la classe est chargée d'animer joyeusement ces fêtes.

- **La tauromachie** comprend des élevages de vaches (dont la ganaderia de Maynus) et de taureaux, propose divers spectacles au cours de l'année (course landaise, corridas, novilladas) animés par la banda Los Alegres et l'harmonie municipale.

- **L'industrie de de la plume et du duvet** s'illustre avec l'entreprise Crabos devenue Pyrenex qui a opéré une transformation de son savoir-faire pour s'adapter au monde économique moderne.

Au milieu du schéma (en italique entre les zones bleu, rouge et vert), une triangulation singulière démontre une nouvelle fois, à l'échelle micro, les relations d'interdépendance des pratiques entre elles : le grand-père du propriétaire de la ganaderia de Maynus était également plumassier pour le compte de l'entreprise Crabos, en complément de son activité à la ferme ; tandis que l'épouse de M. Crabos a confectionné les robes des premières Capdoureyne et demoiselles d'honneur en 1969 ; enfin les jeunes de la classe vont aujourd'hui s'entraîner à la ganaderia de Maynus avant d'affronter les vaches lors de la course des cuisinières durant les fêtes patronales.



Modélisation de l'organisation systémique des pratiques culturelles vivantes à Saint-Sever
 © M. Lamothe 2016

Conclusion et perspectives

Cette vision systémique invite à prendre en considération non seulement les expressions culturelles vivantes mais aussi les éléments répertoriés par le Service régional de l'inventaire (SRI). En effet les interactions entre patrimoine matériel et immatériel vont également pouvoir être développées à partir des inventaires du Service régional de l'Inventaire et du laboratoire ITEM EA 3002 (Université de Pau et des Pays de l'Adour) qui offrent déjà plusieurs pistes à développer plus en profondeur comme, par exemple, le patrimoine industriel autour de la plume et du duvet (en termes de bâti, de patrimoine mobilier, de savoir-faire, etc.). Le SRI utilise déjà un projet numérique, GERTRUDE évoquée précédemment, pour mettre en ligne ses bases de données à l'aide de cet outil de production, de gestion et de diffusion du dossier électronique d'inventaire du patrimoine culturel. L'enjeu consiste donc à rechercher les passerelles numériques envisageables afin de croiser ces différents inventaires patrimoniaux qui se construisent par adaptation empirique. Des pistes technologiques émergent désormais grâce à des initiatives en cours de développement.

Le projet « PCI Lab », qu'expérimente l'ethnopôle InoC Aquitaine depuis 2015, cherche à rendre un accès public aux données de l'inventaire français du PCI par la technologie du web sémantique ou web 3.0. Ce travail exploratoire s'appuie sur une lacune méthodologique de l'inventaire français pour pouvoir restituer non pas des formes fixes, statiques, mais bien des formes dynamiques et mouvantes. Une des avancées du projet « PCI Lab », qui fait évoluer la fiche classique d'inventaire à sa valorisation numérique, permet de mettre en correspondance cet inventaire avec d'autres formes de protocoles de médiations par recherche sémantique tel que, par exemple, GERTRUDE pour le Service régional de l'inventaire. Les porteurs du projet se sont penchés sur les bases de données en ligne existantes (JocondeLab, Mérimée, Gallica, etc.) afin de créer une nouvelle ontologie applicable au champ du PCI qui pourrait décrire les fiches de l'inventaire français (actuellement en ligne sous format PDF sur un serveur du ministère de la culture et de la communication⁶²), avec une indexation par mots-clés descriptifs, et conduirait ainsi à un corpus de notices d'inventaire. Outre la facilité de navigation qu'offre la recherche par champ de recherche, interface cartographique ou liste de mots-clés, l'intérêt de cette base de connaissances repose surtout – dans notre cas – sur la collaborativité de cet outil avec ces autres bases de données utilisées pour le patrimoine matériel. Cette piste numérique suppose qu'au préalable, des fiches d'inventaire soient réalisées sur les pratiques culturelles vivantes de la ville de Saint-Sever (par exemple « les catherinettes à Saint-Sever »), voire certaines profilées selon le lien qu'elles entretiennent avec le patrimoine matériel pour mettre en correspondance à la fois l'objet inventorié dans la base de données GERTRUDE et la fiche d'inventaire d'une pratique relevant du PCI issue du site internet « PCI Lab ».

62 Voir le site internet du ministère [consulté le 30/09/16] : <http://www.culturecommunication.gouv.fr/Politiques-ministerielles/Patrimoine-culturel-immateriel/Inventaire-en-France/Inventaire/Fiches-de-l-inventaire-du-patrimoine-culturel-immateriel>

Bilan des communications :

- 15 décembre 2015 : présentation de « L'inventaire du patrimoine culturel immatériel en Aquitaine », journée *Recherche inventaire 2015* au Service Régional du Patrimoine et de l'Inventaire à Bordeaux.
- 22 avril 2016 : présentation publique des travaux sur l'inventaire du PCI à la mairie de Saint-Sever.
- 24 juin 2016 : conférence sur « Les feux de la Saint-Jean », organisée par la Société des Sciences, Lettres et Art de Pau et du Béarn à Lacommande (article en cours de publication dans la Revue de Pau et du Béarn).
- 8 septembre : communication sur « "*Nadau e Sent-Joan partajan l'an*" (Noël et Saint-Jean partagent l'année). Les feux au XXI^e siècle », avec Patricia Heiniger-Castéret, XXX^e colloque d'Eurethno, Université d'Aix-Marseille (article en cours de publication aux éditions L'Harmattan).
- 18 septembre 2016 : conférence sur « Les découvertes du patrimoine culturel immatériel », Journées européennes du patrimoine, à Saint-Sever.
- 9 novembre 2016 : conférence « Tauromachie à Saint-Sever : entre tradition et architecture » avec Marie Ferey, XXXII^e semaine taurino-culturelle à Saint-Sever.
- 25 février 2017 : Conférence et projection du film sur la classe de Saint-Sever.

À venir :

- 26 mars 2016 : organisation d'un atelier sur « La ville en fête : appropriation et intégration de la jeunesse dans les pratiques festives » et communication sur « "Faire les pins" dans les Landes », à partir des exemples saint-séverins, lors du 13e congrès de la Société internationale d'ethnologie et de folklore (SIEF) « Ways of Dwelling. Crisis – Craft – Creativity » à Göttingen, Allemagne.
- Exposition temporaire sur le patrimoine bâti et le patrimoine culturel immatériel de Saint-Sever dans le couvent des Jacobins (mars 2016).

Bilan des films-documentaires :

Clips vidéos :

- « Le feu de la Saint-Jean par les coutumiers » (3'07 min) avec le prêtre Bop.
- « Les casse-cans / *Lo caça-cans* » (4'06) avec Jean-Claude Lagu et Joël Lestage.

Courts-métrages :

- « De la ferme à la ganaderia : lecture croisée à Saint-Sever » (18 min), avec Michel Brettes (ganaderia de Maynus), Jacques Serres et Max Lansaman (ganaderia Dargelos).
- « La classe de Saint-Sever » (35 min), réalisé en collaboration avec le pôle Artice⁶³.
- « *La halha de Nadau* » avec Jean-Claude Lagu, Bernard Dubecq et Albert Lafenêtre, en cours de réalisation en collaboration avec le pôle Artice.

63 En ligne sur : <https://www.youtube.com/watch?v=6Cs24qHA2Sc>

Table des matières

Sommaire	p. 2
Introduction	p. 3
I) RAPPEL DU CADRE DE L'ÉTUDE	p. 4
A) Cadre géographique et historique	p. 4
B) Contexte international : le patrimoine culturel immatériel selon l'UNESCO	p. 5
II) MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE	p. 8
A) Méthodologie d'enquête du patrimoine culturel immatériel	p. 8
1) <i>Méthodologie générale</i>	p. 8
2) <i>Sources et fonds d'archives</i>	p. 8
3) <i>Enquêtes et observations</i>	p. 10
B) Lien entre le patrimoine matériel et le patrimoine culturel immatériel	p. 11
1) <i>Contexte général de l'entrecroisement patrimonial</i>	p. 11
2) <i>Premiers résultats d'une mise en commun</i>	p. 13
2.1. Les points méthodologiques liés	p. 13
2.2. Les limites méthodologiques	p. 14
2.3. Apports et bilan	p. 15
III) PRATIQUES CULTURELLES VIVANTES RELEVÉES	p. 17
A) Les pratiques rituelles et festives	p. 17
1) <i>Les rites de la jeunesse</i>	p. 17
➤ La classe de Saint-Sever	p. 17
➤ Les catherinettes	p. 19
➤ Les casse-cans (ou <i>çaça-cans</i>)	p. 20
2) <i>Les pratiques festives calendaires</i>	p. 22
➤ Le feu de la Saint-Jean	p. 22
➤ La <i>halha de Nadau</i> (feu de Noël)	p. 23
➤ Les fêtes de quartier	p. 25
➤ Les pins, mais ou mayades	p. 26
3) <i>Les pratiques sportives</i>	p. 27
B) La tauromachie	p. 29
1) <i>Les élevages de vaches et de taureaux</i>	p. 29
2) Les concours, courses et représentations	p. 30
➤ Superposition des cultures tauromachiques	p. 30
➤ Entre le sport et le spectacle	p. 32
➤ Repère mémoriel	p. 33
➤ Contestations actuelles	p. 34
3) Les animations extérieures	p. 35
C) Savoir-faire autour de la plume et du duvet	p. 37
1) <i>Historique de l'entreprise Pyrenex</i>	p. 37
2) <i>Processus de traitement de la plume et du duvet</i>	p. 38
3) <i>Pérennité et facteurs de risque</i>	p. 39

IV) UNE VISION SYSTÉMIQUE	p. 41
Conclusion et perspectives	p. 43
Bibliographie	p. 47
Annexes	p. 49

Bibliographie

- ALBERA Dionigi et ISNART Cyril, « Figures de la jeunesse », dans Cyril ISNART et Isabelle LAZIER (dir.), *Figures de la jeunesse. Fête, ruralité et groupe de jeunes*, Grenoble, Musée Dauphinois, 2010, pp. 7-16.
- ARNAUDIN Félix, *Proverbes de la Grande-Lande*, Mont-de-Marsan et Bordeaux, Parc naturel régional des Landes de Gascogne/Éditions Confluences, 1996.
- BENZA Alban et FABRE Daniel, *Une histoire à soi*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001.
- BOUDIGNON-HAMON Michèle et DEMOINET Jacqueline, *Fêtes en France*, Paris, Éditions du Chêne, 1977.
- CASTÉRET Jean-Jacques et HEINIGER-CASTÉRET Patricia, « Un exemple de PCI des communautés culturelles françaises : l'inventaire pilote du PCI d'expression occitane en Région Aquitaine », dans Lankarani Leïla et Fines Francette (dir.), *Le patrimoine culturel immatériel et les collectivités infraétatiques : dimensions juridiques et régulation*, Paris, Pedone, 2013, pp. 41-54.
- CUZACQ René, Noël, *Premier de l'An et Carnaval au pays landais*, Mont-de-Marsan, Jean Lacoste, 1945.
- DUPOUY Francis, « Coutumes et croyances populaires », dans Bénédicte Boyre-Fénié *et alii.*, *Landes*, Bonneton, 1991, pp. 129-160.
- FOJUT Noël, « Les origines philosophiques, politiques et pratiques de la convention », *Le patrimoine et au-delà*, Éditions du Conseil de l'Europe, 2009, pp. 15-24.
- LAPORTERIE (de) Joseph, « Les feux de joie de Noël (Las Hailhes de Nadau) en Chalosse », *Bulletin de la Société de Borda*, 1921, pp. 31-34.
- LATRY Guy, « Les Landais saisis par la photographie. La photographie et le folklore autour de 1900 », *Revue Garona*, 1986, pp. 111-130.
- LAVAUD Patrick, « La halha de Nadau dans le Bazadais », *Les Cahiers du Bazadais*, n°81, 1988, pp. 45-52.
- MAUDET Jean-Baptiste, *Terres de taureaux. Les jeux taurins de l'Europe à l'Amérique*, Madrid, Casa de Velázquez, 2010.
- OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, « La politique du terrain », *Enquête* [En ligne], 1995. URL [consulté le 19/10/2016] : <http://enquete.revues.org/263>
- PAPY Michel et THIBON Christian (dir.), *Chalosse, l'esprit des lieux entre mémoire et histoire*, Orthez, Éditions Gascogne, 2005.
- PUYO Jean-Yves et DAUGA Maïlis, « La course landaise, sport-spectacle confronté au défi de sa pérennisation (XIX^e-XX^e siècle) », *Sud-Ouest Européen*, n°8, 2000, pp. 15-22.
- SAUMADE Frédéric, *Les tauromachies européennes. La forme et l'histoire, une approche anthropologique*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1998.
- VAN GENNEP Arnold, *Le folklore : croyances et coutumes populaires en France*, Paris, Stock, 1924, tome I, volume 8.
- *Le folklore français : cycle des douze jours de Noël aux Rois*, Paris, Robert Laffont, [1958] 1999.
- *Les rites de passage, Études systématiques des rites*, Paris, Picard, 1981.

Archives départementales :

- DAUGÉ Césaire, *Le mariage et la famille en Gascogne d'après les proverbes et les chansons* [manuscrit original], cote 8° 81 et 8°.
- *Lous Maridatyes en Chalosse, Cansouns dous Nobis*, Saint-Sever. Cote Br Gd 8° 3869.

Archives du MUCEM :

Georges-Henri Rivière, « Rallumons les Feux de Saint-Jean », *Chambres d'agriculture* série E – Fait et documents, 9e année, 1938, Numéro E1.